

noirs, pour lors la lassitude est d'un mauvais augure, Hippocrate, *coac. prænôt. cap. vij. n.º. 4.* Si la langue examinée paroît froide au toucher, c'est un signe irrévocable de mort très-prochaine, il n'y a aucune observation du contraire. Riviere en rapporte une qui lui a été communiquée par Paquet, qui confirme ce que nous avançons. Baglivi assure avoir éprouvé quelquefois lui-même la réalité de ce pronostic.

Tels sont les signes qu'on peut tirer des différens états de la langue; nous n'avons fait pour la plupart que les extraire fidelement des écrits immortels du divin Hippocrate: cet article n'est presque qu'une exposition abrégée & historique de ce qu'il nous apprend là-dessus. Nous nous sommes bien gardés d'y mêler aucune explication théorique, toujours au moins incertaine; on peut, si l'on est curieux d'un peu plus de détail, consulter un traité particulier fait *ex professo* sur cette matière par un nommé *Prothus Casulanus*, dans lequel on trouvera quelques bonnes choses, mêlées & enfouies sous un tas d'inutilités & de verbiages. *Art. de M. Ménuret.*

LANGUE, (*Gramm.*) après avoir censuré la définition du mot *langue*, donnée par Furetiere, Frain du Tremblay, (*Traité des langues, ch. ij.*) dit que « ce qu'on appelle *langue*, est une suite ou un amas » de certains sons articulés propres à s'unir ensemble, dont se sert un peuple pour signifier les choses, & pour se communiquer ses pensées; mais » qui sont indifférens par eux-mêmes à signifier une » chose ou une pensée plutôt qu'une autre ». Malgré la longue explication qu'il donne ensuite des diverses parties qui entrent dans cette définition, plutôt que de la définition même & de l'ensemble, on peut dire que cet écrivain n'a pas mieux réussi que Furetiere à nous donner une notion précise & complète de ce que c'est qu'une *langue*. Sa définition n'a ni brièveté, ni clarté, ni vérité.

Elle peche contre la brièveté, en ce qu'elle s'attache à développer dans un trop grand détail l'essence des sons articulés, qui ne doit pas être envisagée si explicitement dans une définition dont les sons ne peuvent pas être l'objet immédiat.

Elle peche contre la clarté, en ce qu'elle laisse dans l'esprit sur la nature de ce qu'on appelle *langue*, une incertitude que l'auteur même a sentie, & qu'il a voulu dissiper par un chapitre entier d'explication.

Elle peche enfin contre la vérité, en ce qu'elle présente l'idée d'un vocabulaire plutôt que d'une *langue*. Un vocabulaire est véritablement la suite ou l'amas des mots dont se sert un peuple, pour signifier les choses & pour se communiquer ses pensées. Mais ne faut-il que des mots pour constituer une *langue*; & pour la savoir, suffit-il d'en avoir appris le vocabulaire? Ne faut-il pas connoître le sens principal & les sens accessoires qui constituent le sens propre que l'usage a attaché à chaque mot; les divers sens figurés dont il les a rendus susceptibles; la manière dont il veut qu'ils soient modifiés, combinés & assortis pour concourir à l'expression des pensées; jusqu'à quel point il en assujettit la construction à l'ordre analytique; comment, en quelles occurrences, & à quelle fin il les a affranchis de la servitude de cette construction? Tout est usage dans les *langues*; le matériel & la signification des mots, l'analogie & l'anomalie des terminaisons, la servitude ou la liberté des constructions, le purisme ou le barbarisme des ensembles. C'est une vérité sentie par tous ceux qui ont parlé de l'usage; mais une vérité mal présentée, quand on a dit que l'usage étoit le tyran des *langues*. L'idée de tyrannie emporte chez nous celle d'une usurpation injuste & d'un gouvernement déraisonnable; & cependant rien de plus

juste que l'empire de l'usage sur quelque idiome que ce soit, puisque lui seul peut donner à la communication des pensées, qui est l'objet de la parole, l'universalité nécessaire; rien de plus raisonnable que d'obéir à ses décisions, puisque sans cela on ne seroit pas entendu, ce qui est le plus contraire à la destination de la parole.

L'usage n'est donc pas le tyran des *langues*, il en est le législateur naturel, nécessaire, & exclusif; ses décisions en sont l'essence: & je dirois d'après cela, qu'une *langue* est la totalité des usages propres à une nation pour exprimer les pensées par la voix.

Si une *langue* est parlée par une nation composée de plusieurs peuples égaux & indépendans les uns des autres, tels qu'étoient anciennement les Grecs, & tels que sont aujourd'hui les Italiens & les Allemands; avec l'usage général des mêmes mots & de la même syntaxe, chaque peuple peut avoir des usages propres sur la prononciation ou sur les terminaisons des mêmes mots: ces usages subalternes, également légitimes, constituent les dialectes de la *langue* nationale. Si, comme les Romains autrefois, & comme les François aujourd'hui, la nation est une par rapport au gouvernement; il ne peut y avoir dans sa manière de parler qu'un usage légitime: tout autre qui s'en écarte dans la prononciation, dans les terminaisons, dans la syntaxe, ou en quelque façon que ce puisse être, ne fait ni une *langue* à part, ni une dialecte de la *langue* nationale; c'est un *patois* abandonné à la populace des provinces, & chaque province a le sien.

Si dans la totalité des usages de la voix propres à une nation, on ne considère que l'expression & la communication des pensées, d'après les vues de l'esprit les plus universelles & les plus communes à tous les hommes; le nom de *langue* exprime parfaitement cette idée générale. Mais si l'on prétend encore envisager les vues particulières à cette nation, & les tours singuliers qu'elles occasionnent nécessairement dans son élocution; le terme d'*idiome* est alors celui qui convient le mieux à l'expression de cette idée moins générale & plus restreinte.

La différence que l'on vient d'assigner entre *langue* & *idiome*, est encore bien plus considérable entre *langue* & *langage*, quoique ces deux mots paroissent beaucoup plus rapprochés par l'unité de leur origine. C'est le matériel des mots & leur ensemble qui détermine une *langue*; elle n'a rapport qu'aux idées, aux conceptions, à l'intelligence de ceux qui la parlent. Le langage paroît avoir plus de rapport au caractère de celui qui parle, à ses vues, à ses intérêts; c'est l'objet du discours qui détermine le langage; chacun a le sien selon ses passions, dit M. l'abbé de Condillac, *Orig. des conn. hum. II. Part. 1. sect. ch. xv.* Ainsi la même nation, avec la même *langue*, peut, dans des tems différens, tenir des langages différens, si elle a changé de mœurs, de vues, d'intérêts; deux nations au contraire, avec différentes *langues*, peuvent tenir le même langage, si elles ont les mêmes vues, les mêmes intérêts, les mêmes mœurs: c'est que les mœurs nationales tiennent aux passions nationales, & que les unes demeurent stables ou changent comme les autres. C'est la même chose des hommes que des nations: on dit le langage des yeux, du geste, parce que les yeux & le geste sont destinés par la nature à suivre les mouvemens que les passions leur impriment, & conséquemment à les exprimer avec d'autant plus d'énergie, que la correspondance est plus grande entre le signe & la chose signifiée qui le produit.

Après avoir ainsi déterminé le véritable sens du mot *langue*, par la définition la plus exacte qu'il a été possible d'en donner, & par l'exposition précise des différences qui le distinguent des mots qui lui sont

ou synonymes ou subordonnés, il reste à jeter un coup d'œil philosophique sur ce qui concerne les langues en général : & il me semble que cette théorie peut se réduire à trois articles principaux, qui traiteront de l'origine de la langue primitive, de la multiplication miraculeuse des langues, & enfin, de l'analyse & de la comparaison des langues envisagées sous les aspects les plus généraux, les seuls qui conviennent à la philosophie, & par conséquent à l'Encyclopédie. Ce qui peut concerner l'étude des langues, se trouvera répandu dans différens articles de cet ouvrage, & particulièrement au mot MÉTHODE.

Au reste, sur ce qui concerne les langues en général, on peut consulter plusieurs ouvrages composés sur cette matière : les dissertations philologiques de H. Schævius, *De origine linguarum & quibusdam earum attributis*; une dissertation de Borrichius, médecin de Copenhague, *de causis diversitatis linguarum*; d'autres dissertations de Thomas Hayne, *de linguarum harmoniâ*, où il traite des langues en général, & de l'affinité des différens idiomes; l'ouvrage de Théodore Bibliander, *de ratione communium linguarum & litterarum*; celui de Gesner, intitulé *Mithridates*, qui a à-peu-près le même objet, & celui de former de leur mélange une langue universelle; le *trésor de l'histoire des langues de cet univers* de Cl. Duret; l'*harmonie étymologique des langues* d'Etienne Guichart; le *traité des langues*, par Frain du Tremblay; les *reflexions philosophiques sur l'origine des langues* de M. de Maupertuis, & plusieurs autres observations répandues dans différens écrits, qui pour ne pas envisager directement cette matière, n'en renferment pas moins des principes excellens & des vues utiles à cet égard.

Art. I. *Origine de la langue primitive.* Quelques-uns ont pensé que les premiers hommes, nés muets par le fait, vécurent quelque tems comme les brutes dans les cavernes & dans les forêts, isolés, sans liaison entre eux, ne prononçant que des sons vagues & confus, jusqu'à ce que réunis par la crainte des bêtes féroces, par la voix puissante du besoin, & par la nécessité de se prêter des secours mutuels, ils arrivèrent par degrés à articuler plus distinctement leurs sons, à les prendre en vertu d'une convention unanime, pour signes de leurs idées ou des choses mêmes qui en étoient les objets, & enfin à se former une langue. C'est l'opinion de Diodore de Sicile & de Vitruve, & elle a paru probable à Richard Simon, *Hist. crit. du vieux Test. I. xiv. xv. & III. xxj.* qui l'a adoptée avec d'autant plus de hardiesse qu'il a cité en sa faveur S. Grégoire de Nyse, *contra Eunom. XII.* Le P. Thomassin prétend néanmoins que, loin de défendre ce sentiment, le saint docteur le combat au contraire dans l'endroit même que l'on allègue; & plusieurs autres passages de ce saint pere, prouvent évidemment qu'il avoit sur cet objet des pensées bien différentes, & que M. Simon l'entendoit mal.

« A juger seulement par la nature des choses, dit M. Warburton, *Ess. sur les hyéro. c. I. p. 48. à la note*, & indépendamment de la révélation, qui est un guide plus sûr, l'on seroit porté à admettre l'opinion de Diodore de Sicile & de Vitruve ». Cette manière de penser sur la question présente, est moins hardie & plus circonspecte que la première : mais Diodore & Vitruve étoient peut-être encore moins répréhensibles que l'auteur anglois. Guidés par les seules lumières de la raison, s'il leur échappoit quelque fait important, il étoit très-naturel qu'ils n'en aperçussent pas les conséquences. Mais il est difficile de concevoir comment on peut admettre la révélation avec le degré de soumission qu'elle a droit d'exiger, & prétendre pourtant que la nature des cho-

ses insinuent des principes opposés. La raison & la révélation sont, pour ainsi dire, deux canaux différens qui nous transmettent les eaux d'une même source, & qui ne diffèrent que par la manière de nous le présenter : le canal de la révélation nous met plus près de la source, & nous en offre une émanation plus pure; celui de la raison nous en tient plus éloignés, nous expose davantage aux mélanges-hétérogènes; mais ces mélanges sont toujours discernables, & la décomposition en est toujours possible. D'où il suit que les lumières véritables de la raison ne peuvent jamais être opposées à celles de la révélation, & que l'une par conséquent ne doit pas prononcer autrement que l'autre sur l'origine des langues.

C'est donc s'exposer à contredire sans pudeur & sans succès le témoignage le plus authentique qui ait été rendu à la vérité par l'auteur même de toute vérité, que d'imaginer ou d'admettre des hypothèses contraires à quelques faits connus par la révélation, pour parvenir à rendre raison des faits naturels : & nonobstant les lumières & l'autorité de quantité d'écrivains, qui ont cru bien faire en admettant la supposition de l'homme sauvage, pour expliquer l'origine & le développement successif du langage, j'ose avancer que c'est de toutes les hypothèses la moins soutenable.

M. J. J. Rousseau, dans son *discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, I. partie*, a pris pour base de ses recherches, cette supposition humiliante de l'homme né sauvage & sans autre liaison avec les individus même de son espèce, que celle qu'il avoit avec les brutes, une simple cohabitation dans les mêmes forêts. Quel parti a-t-il tiré de cette chimérique hypothèse, pour expliquer le fait de l'origine des langues? Il y a trouvé les difficultés les plus grandes, & il est contraint à la fin de les avouer insolubles.

« La première qui se présente, dit-il, est d'imaginer comment les langues purent devenir nécessaires; car les hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien comme beaucoup d'autres, que les langues sont nées dans le commerce domestique des pères, des mères, & des enfans : mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce seroit commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'état de nature, y transportent des idées prises dans la société, voyent toujours la famille rassemblée dans une même habitation, & ses membres gardant entre eux une union aussi intime & aussi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maisons, ni cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hasard, & souvent pour une seule nuit; les mâles & les femelles s'unissoient fortuitement, selon la rencontre, l'occasion, & le desir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire. Ils se quittoient avec la même facilité. La mère allaitait d'abord ses enfans pour son propre besoin, puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur; si-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tarديوient pas à quitter la mère elle-même; & comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver, que de ne pas se perdre de vue, il en étoient bientôt au point de ne se pas même reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ses besoins à expliquer, & par conséquent plus de choses à dire à la mère, que la mère à l'enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'in-

vention, & que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage; ce qui multiplie autant les langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde, qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la consistance; car de dire que la mere dicte à l'enfant les mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des langues déjà formées; mais cela n'apprend point comment elles se forment.

Supposons cette premiere difficulté vaincue: franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature & le besoin des langues; & cherchons, en les supposant nécessaires, comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole: & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour interpretes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à savoir quels ont pu être les interpretes mêmes de cette convention pour les idées qui n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix; de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées & d'établir un commerce entre les esprits.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, & le seul dont il eut besoin avant qu'il fallût persuader des hommes assemblés, est le cri de la nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une sorte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencerent à s'étendre & à se multiplier, & qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils chercherent des signes plus nombreux & un langage plus étendu: ils multiplierent les inflexions de la voix, & y joignirent les gestes, qui, par leur nature, sont plus expressifs, & dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobiles par des gestes; & ceux qui frappent l'ouïe par des sons imitatifs: mais comme le geste n'indique guere que les objets présens ou faciles à décrire, & les actions visibles; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués; substitution qui ne peut se faire que d'un commun consentement, & d'une maniere assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

On doit juger que les premiers mots dont les hommes firent usage, eurent dans leurs esprits une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les langues déjà formées, & qu'ignorant la division du discours en ses parties, ils donnerent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entiere. Quand ils commence-

rent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinif fut le seul tems des verbes, & à l'égard des adjectifs, la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des opérations pénibles & peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres & aux especes, que ces premiers instituteurs n'étoient pas en état de distinguer; & tous les individus se présenterent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit *A*, un autre chêne s'appelloit *B*; de sorte que plus les connoissances étoient bornées, & plus le dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement; car pour ranger les êtres sous des dénominations communes & générales, il en falloit connoître les propriétés & les différences; il falloit des observations & des définitions, c'est-à-dire, de l'Histoire naturelle & de la Métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'ailleurs, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les fait que par des propositions. C'étoit une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre; pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, & qu'il compare son archétype à ces deux individus? Non sans doute; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre; & ses yeux modifiés d'une certaine maniere, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, vous n'en viendrez jamais à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé; & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voyent de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée: si-tôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle, & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles, ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions; il faut donc parler pour avoir des idées générales; car si-tôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'en suit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux grammairiens commencerent à étendre leurs idées, & à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus, faute de connoître les genres & les especes, ils firent ensuite trop d'especes & de genres, faute d'avoir considéré les êtres par toutes leurs différences. Pour pousser les divisions assez loin, il eût fallu plus d'expérience & de lumiere qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or, si mé-

» me aujourd'hui l'on découvre chaque jour de nouvelles especes qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect? Quant aux classes primitives & aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore : comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de *matiere*, d'*esprit*, de *substance*, de *mode*, de *figure*, de *mouvement*, puis-que nos philosophes qui s'en servent depuis si long-tems ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes, & que les idées qu'on attache à ces mots étant purement métaphysiques, ils n'en trouvoient aucun modèle dans la nature ? »

Après s'être étendu, comme on vient de le voir, sur les premiers obstacles qui s'opposent à l'institution conventionnelle des *langues*, M. Rousseau se fait un terme de comparaison de l'invention des seuls substantifs physiques, qui font la partie de la *langue* la plus facile à trouver pour juger du chemin qui lui reste à faire jusqu'au terme où elle pourra exprimer toutes les pensées des hommes, prendre une forme constante, être parlée en public, & influencer sur la société : il invite le lecteur à réfléchir sur ce qu'il a fallu de tems & de connoissances pour trouver les nombres qui supposent les méditations philosophiques les plus profondes & l'abstraction la plus métaphysique, la plus pénible, & la moins naturelle; les autres mots abstraits, les aoristes & tous les tems des verbes, les particules, la syntaxe; lier les propositions, les raisonnemens, & former toute la logique du discours : après quoi voici comme il conclut : « Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les *langues* aient pu naître & s'établir par des moyens purement humains; je laisse à qui voudra l'entreprendre, la discussion de ce difficile problème, lequel a été le plus nécessaire, de la société déjà liée, à l'institution des langues; ou des langues déjà inventées, à l'établissement de la société ».

Il étoit difficile d'exposer plus nettement l'impossibilité qu'il y a à déduire l'origine des *langues*, de l'hypothèse révoltante de l'homme supposé sauvage dans les premiers jours du monde; & pour en faire voir l'absurdité, il m'a paru important de ne rien perdre des aveux d'un philosophe qui l'a adopté pour y fonder l'inégalité des conditions, & qui malgré la pénétration & la subtilité qu'on lui connoît, n'a pu tirer de ce principe chimérique tout l'avantage qu'il s'en étoit promis, ni peut-être même celui qu'il croit en avoir tiré.

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant sur ces derniers mots. Le philosophe de Genève a bien senti que l'inégalité des conditions étoit une suite nécessaire de l'établissement de la société; que l'établissement de la société & l'institution du langage se supposoient respectivement, puisqu'il regarde comme un problème difficile, de discuter lequel des deux a été pour l'autre d'une nécessité antécédente plus considérable. Que ne faisoit-il encore quelques pas? Ayant vu d'une manière démonstrative que les *langues* ne peuvent tenir à l'hypothèse de l'homme né sauvage, ni s'être établies par des moyens purement humains; que ne concluait-il la même chose de la société? que n'abandonnoit-il entièrement son hypothèse, comme aussi incapable d'expliquer l'un que l'autre? d'ailleurs la supposition d'un fait que nous favons par le témoignage le plus sûr, n'avoir point été, loin d'être admissible comme principe explicatif de faits réels, ne doit être regardée que comme une fiction chimérique & propre à égarer.

Mais suivons le simple raisonnement. Une *langue* est, sans contredit, la totalité des usages propres à

une nation pour exprimer les pensées par la voix; & cette expression est le véhicule de la communication des pensées. Ainsi toute *langue* suppose une société préexistente, qui, comme société, aura eu besoin de cette communication, & qui, par des actes déjà réitérés, aura fondé les usages qui constituent le corps de la *langue*. D'autre part une société formée par les moyens humains que nous pouvons connoître, présuppose un moyen de communication pour fixer d'abord les devoirs respectifs des associés, & ensuite pour les mettre en état de les exiger les uns des autres. Que suit-il de-là? que si l'on s'obstine à vouloir fonder la première *langue* & la première société par des voies humaines, il faut admettre l'éternité du monde & des générations humaines, & renoncer par conséquent à une première société & à une première *langue* proprement dites : sentiment absurde en soi, puisqu'il implique contradiction, & démenti d'ailleurs par la droite raison, & par la foule accablante des témoignages de toute espèce qui certifient la nouveauté du monde : *Nulla igitur in principio facta est ejusmodi congregatio, nec unquam fuisse homines in terrâ qui propter infantiam non loquerentur, intelliget, cui ratio non deest.* Lactance. *De vero cultu. cap. x.* C'est que si les hommes commencent par exister sans parler, jamais ils ne parleront. Quand on fait quelques *langues*, on pourroit aisément en inventer une autre : mais si l'on n'en fait aucune, on n'en saura jamais, à moins qu'on n'entende parler quelqu'un. L'organe de la parole est un instrument qui demeure oisif & inutile, s'il n'est mis en jeu par les impressions de l'ouïe; personne n'ignore que c'est la furdité originelle qui tient dans l'inaction la bouche des muets de naissance; & l'on fait par plus d'une expérience bien constatée, que des hommes élevés par accident loin du commerce de leurs semblables & dans le silence des forêts, n'y avoient appris à prononcer aucun son articulé, qu'ils imitoient seulement les cris naturels des animaux avec lesquels ils s'étoient trouvés en liaison, & que transplantés dans notre société, ils avoient eu bien de la peine à imiter le langage qu'ils entendoient, & ne l'avoient jamais fait que très-imparfaitement. Voyez les notes sur le discours de M. J. J. Rousseau sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes.

Hérodote raconte qu'un roi d'Égypte fit élever deux enfans ensemble, mais dans le silence; qu'une chevre fut leur nourrice; qu'au bout de deux ans ils tendirent la main à celui qui étoit chargé de cette éducation expérimentale, & lui dirent *beccos*, & que le roi ayant su que *bek* en *langue* phrygienne signifie *pain*, il en conclut que le langage phrygien étoit naturel, & que les Phrygiens étoient les plus anciens peuples du monde, *lib. II. cap. ij.* Les Egyptiens ne renoncèrent pas à leurs prétentions d'ancienneté, malgré cette décision de leur prince, & ils firent bien : il est évident que ces enfans parloient comme la chevre leur nourrice, que les Grecs nomment *βηκκ* par onomatopée ou imitation du cri de cet animal, & ce cri ne ressemble que par hasard au *bek*, (pain) des Phrygiens.

Si la conséquence que le roi d'Égypte tira de cette observation, en étoit mal déduite, elle étoit encore vicieuse par la supposition d'un principe erroné qui consistoit à croire qu'il y eût une *langue* naturelle à l'homme. C'est la pensée de ceux qui effrayés des difficultés du système que l'on vient d'examiner sur l'origine des *langues*, ont cru ne devoir pas prononcer que la première vint miraculeusement de l'inspiration de Dieu même.

Mais s'il y avoit une *langue* qui tint à la nature de l'homme, ne seroit-elle pas commune à tout le genre humain, sans distinction de tems, de climats, de

de gouvernemens, de religions, de mœurs, de lumières acquises, de préjugés, ni d'aucunes des autres causes qui occasionnent les différences des langues ? Les muets de naissance, que nous savons ne l'être que faute d'entendre, ne s'aviferaient-ils pas du moins de parler la langue naturelle, vù sur-tout qu'elle ne seroit étouffée chez eux par aucun usage ni aucun préjugé contraire ?

Ce qui est vraiment naturel à l'homme, est immuable comme son essence : aujourd'hui comme dès l'aurore du monde une pente secrète mais invincible met dans son ame un désir constant du bonheur, suggere aux deux sexes cette concupiscence mutuelle qui perpétue l'espèce, fait passer de générations en générations cette aversion pour une entière solitude, qui ne s'éteint jamais dans le cœur même de ceux que la fageffe ou la religion a jettés dans la retraite. Mais rapprochons-nous de notre objet : le langage naturel de chaque espèce de brute, ne voyons-nous pas qu'il est inaltérable ? Depuis le commencement jusqu'à nos jours, on a par-tout entendu les lions rugir, les taureaux mugir, les chevaux hennir, les ânes braire, les chiens aboyer, les loups hurler, les chats miauler, &c. ces mots mêmes formés dans toutes les langues par onomatopée, sont des témoignages rendus à la distinction du langage de chaque espèce, & à l'incorruptibilité, si on peut le dire, de chaque idiome spécifique.

Je ne prétends pas insinuer au reste, que le langage des animaux soit propre à peindre le précis analytique de leurs pensées, ni qu'il faille leur accorder une raison comparable à la nôtre, comme le pensoient Plutarque, Sextus Empiricus, Porphyre, & comme l'ont avancé quelques modernes, & entr'autres Is. Vossius qui a poussé l'indécence de son assertion jusqu'à trouver plus de raison dans le langage des animaux, *quæ vulgò bruta creduntur*, dit-il, *lib. de viribus rythmi. p. 66.* Je m'en suis expliqué ailleurs. Voyez INTERJECTION. La parole nous est donnée pour exprimer les sentimens intérieurs de notre ame, & les idées que nous avons des objets extérieurs ; en sorte que chacune des langues que l'homme parle, fournit des expressions au langage du cœur & à celui de l'esprit. Le langage des animaux paroît n'avoir pour objet que les sensations intérieures, & c'est pour cela qu'il est invariable comme leur manière de sentir, si même l'invariabilité de leur langage n'en est la preuve. C'est la même chose parmi nous : nous ferons entendre par-tout l'état actuel de notre ame par nos interjections, parce que les sons que la nature nous dicte dans les grands & premiers mouvemens de notre ame, sont les mêmes pour toutes les langues : nos usages à cet égard ne sont point arbitraires, parce qu'ils sont naturels. Il en seroit de même du langage analytique de l'esprit ; s'il étoit naturel, il seroit immuable & unique.

Que reste-t-il donc à conclure, pour indiquer une origine raisonnable au langage. L'hypothèse de l'homme sauvage, démentie par l'histoire authentique de la Genèse, ne peut d'ailleurs fournir aucun moyen plausible de former une première langue : la supposer naturelle, est une autre pensée inalliable avec les procédés constants & uniformes de la nature : c'est donc Dieu lui-même qui non-content de donner aux deux premiers individus du genre humain la précieuse faculté de parler, la mit encore aussi-tôt en plein exercice, en leur inspirant immédiatement l'envie & l'art d'imaginer les mots & les tours nécessaires aux besoins de la société naissante. C'est à-peu-près ce que paroît en dire l'auteur de l'ecclésiastique, *XVII. 5. Consilium, & linguam, & oculos, & aures, & cor dedit illis excogitandi ; & disciplinam intellectus explevit illos.* Voilà bien exactement tout

Tome IX,

ce qu'il faut pour justifier mon opinion ; l'envie de communiquer sa pensée, *consilium* ; la faculté de le faire, *linguam* ; des yeux pour reconnoître au loit les objets environnans & soumis au domaine de l'homme, afin de les distinguer par leurs noms, *oculos* ; des oreilles, afin de s'entendre mutuellement, sans quoi la communication des pensées, & la tradition des usages qui servent à les exprimer, auroient été impossibles, *aures* ; l'art d'assujettir les mots aux lois d'une certaine analogie, pour éviter la trop grande multiplication des mots primitifs, & cependant donner à chaque être son signe propre, *cor excogitandi* ; enfin l'intelligence nécessaire pour distinguer & nommer les points de vûe abstraits les plus essentiels, pour donner à l'ensemble de l'élocution une forme aussi expressive que chacune des parties de l'oraison peut l'être en particulier, & pour retenir le tout, *disciplinam intellectus*. Cette doctrine se confirme par le texte de la Genèse qui nous apprend que ce fut Adam lui-même qui fut le nomenclateur primitif des animaux, & qui nous le présente comme occupé de ce soin fondamental, par l'avis exprès & sous la direction du Créateur, *gen. II. 19. 20. Formatis igitur, Dominus Deus, de humo cunctis animantibus terræ, & universis volatilibus cæli, adduxit ea ad Adam, ut videret quid vocaret ea ; omne enim quod vocavit Adam animam viventis, ipsum est nomen ejus : appellavitque Adam nominibus suis cuncta animantia, & universa volatilia cæli, & omnes bestias terræ.* Avec un témoignage si respectable & si bien établi de la véritable origine & de la société & du langage, comment se trouve-t-il encore parmi nous des hommes qui osent interpréter l'œuvre de Dieu par les délire de leur imagination, & substituer leurs pensées aux documens que l'esprit-saint lui-même nous a fait passer ? Cependant à moins d'introduire le pyrrhonisme historique le plus ridicule & le plus scandaleux tout-à-la-fois, le récit de Moïse a droit de subjuguier la croyance de tout homme raisonnable, plus qu'aucun autre historien. Il est si sûr de ses dates, qu'il parle continuellement en homme qui ne craint pas d'être démenti par aucun monument antérieur, quelque court que puisse être l'espace qu'il assigne ; & telle est la condition gênante qu'il s'impose, lorsqu'il parle de la première multiplication des langues ; événement miraculeux qui mérite attention, & sur lequel j'emprunterai les termes mêmes de M. Pluche, *Spéc. de la nature, tom. VIII. part. I. pag. 96. & suiv.*

Art. II. Multiplication miraculeuse des langues.
 « Moïse tient tout le genre humain rassemblé sur
 » l'Euphrate à la ville de Babel, & ne parlant qu'une
 » même langue, environ huit cent ans avant lui.
 » Toute son histoire tomboit en poussière devant
 » deux inscriptions antérieures, en deux langues dif-
 » férentes. Un homme qui agit avec cette confiance,
 » trouvoit sans doute la preuve & non la réfutation
 » de ses dates dans les monumens égyptiens qu'il
 » connoissoit parfaitement. C'est plutôt l'exaëtitude
 » de son récit qui réfute par avance les fables posté-
 » rieurement introduites dans les annales égyptien-
 » nes.

« Ce point d'histoire est important : considérons-
 » le par parties, & regardons toujours à côté de
 » Moïse, si la nature & la société nous offrent les
 » vestiges & les preuves de ce qu'il avance.

« Les enfans de Noé multipliés & mal-à-l'aise dans
 » les rochers de la Gordyenne où l'arche s'étoit ar-
 » rêtée, passerent le Tigre, & choisirent les fertiles
 » campagnes de Sinhar ou Sennahar, dans la basse
 » Mésopotamie, vers le confluent du Tigre & de
 » l'Euphrate, pour y établir leur séjour comme dans
 » le pays le plus uni & le plus gras qu'ils connussent.
 » La nécessité de pourvoir aux besoins d'une énorme

» multitude d'habitans & de troupeaux, les obli-
 » geant à s'étendre, & n'ayant point d'objet dans
 » cette plaine immense qui pût être aperçu de loin.
 » *Bâtissons*, dirent ils, *une ville & une tour qui s'éleve*
 » *dans le ciel. Faisons-nous une marque* * *reconnoissable,*
 » *pour ne nous pas défunir en nous dispersant de*
 » *côté & d'autre.* Manquant de pierres ils cuirent
 » des briques; & l'asphalte ou le bitume que le pays
 » leur fournissoit en abondance, leur tint lieu de
 » ciment. Dieu jugea à-propos d'arrêter l'entreprise
 » en diversifiant leur langage. La confusion se mit
 » parmi eux, & ce lieu en prit le nom de Babel, qui
 » signifie *confusion*. Y a-t-il eu une ville du nom de
 » Babel, une tour connue qui ait accompagné cette
 » ville, une plaine de Sinhar en Mésopotamie, un
 » fleuve Euphrate, des campagnes infiniment ferti-
 » les, & parfaitement unies, de façon à rendre la
 » précaution d'une très-haute tour, intelligible &
 » raisonnable? Enfin l'asphalte est-il une production
 » naturelle de ce pays? Toute l'antiquité profane a
 » connu dès les premiers tems où l'on a commencé
 » à écrire, & l'Euphrate, & l'égalité de la plaine.
 » Ptolomée, dans ses cartes d'Asie, termine la plaine
 » de Mésopotamie aux monts Sinhar, du côté du
 » Tigre. Tous les Historiens nous parlent de la par-
 » faite égalité des terres, du côté de Babylone, jus-
 » ques-là qu'on y élevoit les beaux jardins sur quel-
 » ques masses de bâtimens en brique, pour les déta-
 » cher de la plaine, & varier les aspects auparavant
 » trop uniformes. Ammien Marcellin qui a suivi
 » l'empereur Julien dans cette contrée, Plin & tous
 » les géographes tant anciens que modernes, attes-
 » tent pareillement l'étendue & l'égalité des plaines
 » de la Mésopotamie, où la vue se perd sans aucun
 » objet qui la fixe. Ils nous font remarquer l'abon-
 » dance du bitume qui y coule naturellement, & la
 » fertilité incroyable de l'ancienne Babylonie. Tout
 » concourt donc à nous faire reconnoître les restes
 » du pays d'Eden, & l'exacritude de toutes les cir-
 » constances où Moïse s'engage. Toute la littérature
 » profane rend hommage à l'Écriture, au lieu que
 » les histoires chinoises & égyptiennes sont comme
 » si elles étoient tombées de la lune.

Le crime que Moïse attribue aux enfans de Noé,
 » n'est pas, comme les LXX l'ont traduit, *de se vou-*
 » *loir faire un nom avant la dispersion*; mais comme
 » porte littéralement le texte original, c'étoit de
 » se construire une habitation qui pût contenir un
 » peuple nombreux, & d'y joindre une tour qui
 » étant vue de loin, devint un signe de ralliement,
 » pour prévenir les égaremens & la séparation. C'est
 » ce qu'ils expriment fort simplement en ces termes:
 » *Faisons-nous une marque pour ne nous point défun-*
 » *nir, en nous avançant en différentes contrées.* Hébr.
 » *pen. ne forte.*

» L'inconvénient qu'ils vouloient éviter avec soin
 » étoit précisément ce que Dieu vouloit & exigeoit
 » d'eux. Ils favoient très-bien que Dieu les appelloit
 » depuis un siècle & plus à se distribuer par colo-
 » nies d'une contrée dans une autre, & ils prenoient
 » des mesures pour empêcher ou pour suspendre
 » long-tems l'exécution de ses volontés. Dieu con-
 » fonda leur langage; il peupla peu-à-peu chaque
 » pays en y attachant les habitans que l'usage d'une
 » même langue y avoit réunis, & que le désagrément
 » de n'entendre plus les autres familles avoit obligés
 » d'aller vivre loin d'elles.

» L'état actuel de la terre & toutes les histoires
 » connues rendent témoignage à l'intention qui a de
 » bonne heure partagé les langues après le déluge.
 » Rien de plus digne de la sagesse divine que d'avoir

* En hébreu *shem*, une *marque*. Le grec *σημα*, une *mar-*
 » *que*, en est venu. Ce mot signifie aussi un *nom*; mais ce n'est
 » pas ici.

» d'abord employé pour peupler promptement les
 » différentes contrées, le même moyen qui lui sert en-
 » core aujourd'hui pour y fixer les habitans & en em-
 » pêcher la desertion. Il y a des pays si bons & il y en
 » de si disgraciés, qu'on quitteroit les uns pour les
 » autres, si l'usage d'une même langue n'étoit pour
 » les habitans des plus mauvais une attache propre
 » à les y retenir, & l'ignorance des autres langues
 » un puissant moyen d'aversion pour tout autre pays,
 » malgré les défavantages de la comparaison. Le mi-
 » racle rapporté par Moïse peuple donc encore au-
 » jourd'hui toute la terre aussi réellement qu'au tems
 » de la dispersion des enfans de Noé: l'effet en em-
 » brasse tous les siècles.

» Un autre moyen de sentir la justesse de ce récit,
 » consiste en ce que la diversité des langues s'accorde
 » avec les dates de Moïse; cette diversité devance
 » toutes nos histoires connues, & d'une autre part ni
 » les pyramides d'Égypte, ni les marbres d'Arondel,
 » ni aucun monument qui porte un caractère de vé-
 » rité, ne remonte au-dessus. Ajoutons ici que la
 » réunion du genre humain dans la Chaldée avant la
 » dispersion des colonies, est un fait très-conforme
 » à la marche qu'elles ont tenue. Tout part de l'O-
 » rient, les hommes & les arts: tout s'avance peu-
 » à-peu vers l'Occident, vers le Midi & vers le Nord.
 » L'Histoire montre des rois & de grands établisse-
 » mens au cœur & sur les côtes de l'Asie, lorsqu'on
 » n'avoit encore aucune connoissance d'autres colo-
 » nies plus reculées: celles-ci n'étoient pas encore
 » ou elles travailloient à se former. Si les peuplades
 » chinoises & égyptiennes ont eu de très-bonne
 » heure plus de conformité que les autres avec les
 » anciens habitans de Chaldée, par leur inclination
 » sédentaire, par leurs figures symboliques, par
 » leurs connoissances en Astronomie, & par la pra-
 » tique de quelques beaux arts; c'est parce qu'elles
 » se sont tout d'abord établies dans des pays excel-
 » lement bons, où n'étant traversées ni par les bois
 » qui ailleurs couvroient tout, ni par les bêtes qui
 » troubloient tous les établissemens à l'aide des bois,
 » elles se sont promptement multipliées, & n'ont
 » point perdu l'usage des premières inventions. La
 » haute antiquité de ces trois peuples & leur ressem-
 » blance en tant de points, montre l'unité de leur
 » origine & la singulière exactitude de l'histoire-
 » sainte. L'état des autres peuplades fut fort différent
 » de celles qui s'arrêterent de bonne-heure dans les
 » riches campagnes de l'Euphrate, du Kian & du
 » Nil. Concevons ailleurs des familles vagabondes
 » qui ne connoissent ni les lieux ni les routes, & qui
 » tombant à l'aventure dans un pays misérable, où
 » tout leur manque, point d'instrumens pour exercer
 » ce qu'elles pouvoient avoir retenu de bon, point
 » de consistance ni de repos pour perfectionner ce
 » que le besoin actuel pouvoit leur faire inventer; la
 » modicité des moyens de subsister les mettoit sou-
 » vent aux prises; la jalousie les entre-détruisoit.
 » N'étant qu'une poignée de monde, un autre pe-
 » ton les mettoit en fuite. Cette vie errante & long-
 » tems incertaine, fit tout oublier; ce n'est qu'en
 » renouant le commerce avec l'Orient que les choses
 » ont changé. Les Goths & tout le Nord n'ont cessé
 » d'être barbares qu'en s'établissant dans la Gaule
 » & en Italie; les Gaulois & les Francs doivent leur
 » politesse aux Romains: ceux-ci avoient été pren-
 » dre leurs lois & leur littérature à Athènes. La Grece
 » demeura brute jusqu'à l'arrivée de Cadmus, qui y
 » porta les lettres phéniciennes. Les Grecs enchan-
 » tés de ce secours, se livrerent à la culture de leur
 » langue, à la Poésie & au Chant; ils ne prirent goût
 » à la Politique, à l'Architecture, à la Navigation,
 » à l'Astronomie & à la Peinture, qu'après avoir
 » voyagé à Memphis, à Tyr, & à la cour de Perse:

» ils perfectionnent tout, mais n'inventent rien. Il
 » est donc aussi manifeste par l'histoire profane que
 » par le récit de l'Écriture, que l'Orient est la source
 » commune des nations & des belles connoissances.
 » Nous ne voyons un progrès contraire que dans
 » des tems postérieurs, où la manie des conquêtes a
 » commencé à reconduire des bandes d'occidentaux
 » en Asie ».

Il seroit peut-être satisfaisant pour notre curiosité de pouvoir déterminer en quoi consistèrent les changemens introduits à Babel dans le langage primitif, & de quelle maniere ils y furent opérés. Il est certain qu'on ne peut établir là-dessus rien de solide, parce que cette grande révolution dans le langage ne pouvant être regardée que comme un miracle auquel les hommes étoient fort éloignés de s'attendre, il n'y avoit aucun observateur qui eût les yeux ouverts sur ce phénomène, & que peut-être même ayant été subit, il n'auroit laissé aucune prise aux observations quand on s'en seroit avisé: or rien n'instruit bien sur la nature & les progrès des faits, que les mémoires formés dans le tems d'après les observations. Cependant quelques écrivains ont donné là-dessus leurs pensées avec autant d'assurance que s'ils avoient parlé d'après le fait même, ou qu'ils eussent assisté au conseil du Très-haut.

Les uns disent que la multiplication des langues ne s'est point faite subitement, mais qu'elle s'est opérée insensiblement, selon les principes constans de la mutabilité naturelle du langage; qu'elle commença à devenir sensible pendant la construction de la ville & de la tour de Babel, qui au rapport d'Eusebe *in Chron.* dura quarante ans; que les progrès de cette permutation se trouverent alors si considérables, qu'il n'y eut plus moyen de conserver l'intelligence nécessaire à la consommation d'une entreprise qui alloit directement contre la volonté de Dieu, & que les hommes furent obligés de se séparer. Voyez l'introd. à l'hist. des Juifs de Prideaux, par Samuel Shucford, liv. II. Mais c'est contredire trop formellement le texte de l'Écriture, & supposer d'ailleurs comme naturelle une chose démentie par les effets naturels ordinaires.

Le chapitre xj. de la Genèse commence par observer que par toute la terre on ne parloit qu'une langue, & qu'on la parloit de la même maniere: *Erat autem terra labii unicus & sermonum eorumdem*, v. 1; ce qui semble marquer la même prononciation, *labii unicus*, & la même syntaxe, la même analogie, les mêmes tours, *sermonum eorumdem*. Après cette remarque fondamentale & envisagée comme telle par l'historien sacré, il raconte l'arrivée des descendans de Noé dans la plaine de Sennahar, le projet qu'ils firent d'y construire une ville & une tour pour leur servir de signal, les matériaux qu'ils employèrent à cette construction; il insinue même que l'ouvrage fut poussé jusqu'à un certain point; puis après avoir remarqué que le Seigneur descendit pour visiter l'ouvrage, il ajoute, v. 67, & dixit (Dominus): *Ecce unus est populus & UNUM LABIUM omnibus: caperuntque hoc facere, nec desisterent à cogitationibus suis, donec eas opere compleant. Venite igitur, descendamus, & CONFUNDAMUS IBI LINGUAM eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui.* N'est-il pas bien clair qu'il n'y avoit qu'une langue jusqu'au moment où Dieu voulut faire échouer l'entreprise des hommes, *unum labium omnibus*; que dès qu'il l'eut résolu, sa volonté toute puissante eut son effet, *atque ita divisit eos Dominus*, v. 8; que le moyen qu'il employa pour cela fut la division de la langue commune, *confundamus . . . linguam eorum*, & que cette confusion fut subite, *confundamus ibi?*

Si cette confusion du langage primitif n'eût pas été subite, comment auroit-elle frappé les hommes

au point de la constater par un monument durable, comme le nom qui fut donné à cette ville même, Babel (confusion)? *Et ideo vocatum est nomen ejus Babel, quia ibi confusum est labium universa terra*, v. 9. Comment après avoir travaillé pendant plusieurs années en bonne intelligence, malgré les changemens insensibles qui s'introduisoient dans le langage, les hommes furent-ils tout-à-coup obligés de se séparer faute de s'entendre? Si les progrès de la division étoient encore insensibles la veille, ils durent l'être également le lendemain; ou s'il y eût le lendemain une révolution extraordinaire qui ne tint plus à la progression des altérations précédentes, cette progression doit être comptée pour rien dans les causes de la révolution; on doit la regarder comme subite & comme miraculeuse dans sa cause autant que dans son effet.

Mais il faut bien s'y résoudre, puisqu'il est certain que la progression naturelle des changemens qui arrivent aux langues n'opere & ne peut jamais opérer la confusion entre les hommes qui parlent originellement la même. Si un particulier altere l'usage commun, son expression est d'abord regardée comme une faute, mais on l'entend ou on le fait expliquer: dans l'un ou l'autre cas, on lui indique la loi fixée par l'usage, ou du-moins on se la rappelle. Si cette faute particulière, par quelqu'une des causes accidentelles qui font varier les langues, vient à passer de bouche en bouche & à se répéter, elle cesse enfin d'être faute; elle acquiert l'autorité de l'usage, elle devient propre à la même langue qui la condamnoit autrefois; mais alors même on s'entend encore, puisqu'on se répète. Ainsi entendons-nous les écrivains du siècle dernier, sans appercevoir entre eux & nous que des différences légères qui n'y causent aucune confusion; ils entendoient pareillement ceux du siècle précédent qui étoient dans le même cas à l'égard des auteurs du siècle antérieur, & ainsi de suite jusqu'au tems de Charlemagne, de Clovis, si vous voulez, ou même jusqu'aux plus anciens Druides, que nous n'entendons plus. Mais si la vie des hommes étoit assez longue pour que quelques Druides vécutent encore aujourd'hui, que la langue fût changée comme elle l'est, ou qu'elle ne le fût pas, il y auroit encore intelligence entr'eux & nous, parce qu'ils auroient été assujettis à céder au torrent des décisions des usages des différens siècles. Ainsi c'est une véritable illusion que de vouloir expliquer par des causes naturelles un événement qui ne peut être que miraculeux.

D'autres auteurs, convaincus qu'il n'y avoit point de cause assignable dans l'ordre naturel, ont voulu expliquer en quoi a pu consister la révolution étonnante qui fit abandonner l'entreprise de Babel. « Ma » pensée, dit du Tremblai, *Traité des langues*, ch. » vj. est que Dieu disposa alors les organes de ces » hommes de telle maniere, que lorsqu'ils voulurent » prononcer les mots dont ils avoient coutume de » se servir, ils en prononcèrent de tout différens » pour signifier les choses dont ils voulurent parler. » Enforte que ceux dont Dieu voulut changer la lan- » gue se formerent des mots tout nouveaux, en articulant leur voix d'une autre maniere qu'ils n'avoient accoutumé de le faire. Et en continuant » ainsi d'articuler leurs voix d'une maniere nouvelle » toutes les fois qu'ils parlerent, ils se firent une lan- » gue nouvelle; car toutes leurs idées se trouverent » jointes aux termes de cette nouvelle langue, au lieu qu'elles étoient jointes aux termes de la lan- » gue qu'ils parloient auparavant. Il y a même lieu » de croire qu'ils oublièrent tellement leur langue » ancienne, qu'ils ne se souvenoient pas même de l'avoir parlée, & qu'ils ne s'aperçurent du changement que parce qu'ils ne s'entre-entendoient pas

» tous comme auparavant. C'est ainsi que je conçois
 » que s'est fait ce changement. Et supposé la puissance
 » de Dieu sur sa créature, je ne vois pas en cela un
 » grand mystère, ni pourquoi les rabbins se tour-
 » mentent tant pour trouver la manière de ce chan-
 » gement ».

C'est encore donner ses propres imaginations pour des raisons ; la multiplication des *langues* a pu se faire en tant de manières, qu'il n'est pas possible d'en déterminer une avec certitude, comme préférée exclusivement à toutes les autres. Dieu a pu laisser subsister les mêmes mots radicaux avec les mêmes significations, mais en inspirer des déclinaisons & des constructions différentes ; il a pu substituer dans les esprits d'autres idées à celles qui auparavant étoient désignées par les mêmes mots, altérer seulement la prononciation par le changement des voyelles ou par celui des consonnes homogènes substituées les unes aux autres, &c. Qui est-ce qui osera assigner la voie qu'il a plu à la Providence de choisir, ou prononcer qu'elle n'en a pas choisi plusieurs à-la-fois ? *Quis enim cognovit sensum Domini, aut quis conciliaris ejus fuit ?* Rom. xj. 34.

Tenons-nous-en aux faits qui nous sont racontés par l'Esprit-saint ; nous ne pouvons point douter que ce ne soit lui-même qui a inspiré Moïse. Tout concourt d'ailleurs à confirmer son récit ; le spectacle de la nature, celui de la société & des révolutions qui ont changé successivement la scène du monde ; les raisonnemens fondés sur les observations les mieux constatées : tout dépose les mêmes vérités, & ce sont les seules que nous puissions affirmer avec certitude, ainsi que les conséquences qui en sortent évidemment.

Dieu avoit fait les hommes sociables ; il leur inspira la première *langue* pour être l'instrument de la communication de leurs idées, de leurs besoins, de leurs devoirs réciproques, le lien de leur société, & sur-tout du commerce de charité & de bienveillance, qu'il pose comme le fondement indispensable de cette société.

Lorsqu'il voulut ensuite que leur fécondité servît à couvrir & à cultiver les différentes parties de la terre qu'il avoit soumises au domaine de l'espèce, & qu'il leur vit prendre des mesures pour résister à leur vocation & aux vûes impénétrables de sa providence, il confondit la *langue* primitive, les força ainsi à se séparer en autant de peuplades qu'il en résulta d'idiomes, & à se disperser dans autant de régions différentes.

Tel est le fait de la première multiplication des *langues* ; & la seule chose qu'il me paroisse permis d'y ajouter raisonnablement, c'est que Dieu opéra subitement dans la *langue* primitive des changemens analogues à ceux que les causes naturelles y auroient amenés par la suite, si les hommes de leur propre mouvement s'étoient dispersés en diverses colonies dans les différentes régions de la terre ; car dans les événemens mêmes qui sont hors de l'ordre naturel, Dieu n'agit point contre la nature, parce qu'il ne peut agir contre ses idées éternelles & immuables, qui sont les archétypes de toutes les natures. Cependant ceci même donne lieu à une objection qui mérite d'être examinée : la voici.

Que le Créateur ait inspiré d'abord au premier homme & à sa compagne la première de toutes les *langues* pour servir de lien & d'instrument à la société qu'il lui avoit plu d'établir entr'eux ; que l'éducation secondée par la curiosité naturelle & par la pente que les hommes ont à l'imitation, ait fait passer cette *langue* primitive de générations en générations, & qu'ainsi elle ait entretenu, tant qu'elle a subsisté seule, la liaison originelle entre tous les descendans

d'Adam & d'Eve, c'est un premier point qu'il est aisé de concevoir, & qu'il est nécessaire d'avouer.

Que les hommes ensuite, trop épris des douceurs de cette société, aient voulu éluder l'intention & les ordres du Créateur qui les destinoit à peupler toutes les parties de la terre ; & que pour les y contraindre Dieu ait jugé à-propos de confondre leur langage & d'en multiplier les idiomes, afin d'entendre le lien qui les tenoit trop attachés les uns aux autres ; c'est un second point également attesté, & dont l'intelligence n'a pas plus de difficulté quand on le considère à part.

Mais la réunion de ces deux faits semble donner lieu à une difficulté réelle. Si la confusion des *langues* jette la division entre les hommes, n'est-elle pas contraire à la première intention du Créateur & au bonheur de l'humanité ? Pour dissiper ce qu'il y a de spécieux dans cette objection, il ne suffit pas d'envisager seulement d'une manière vague & indéfinie l'affection que tout homme doit à son semblable, & dont il a le germe en soi-même : cette affection a naturellement, c'est-à-dire par une suite nécessaire des lois que le Créateur même a établies, différens degrés d'identité selon la différence des degrés de liaison qu'il y a entre un homme & un autre. Comme les ondes circulaires qui se forment autour d'une pierre jetée dans l'eau, sont d'autant moins sensibles qu'elles s'éloignent plus du centre de l'ondulation, ainsi plus les rapports de liaison entre les hommes sont affoiblis par l'éloignement des tems, des lieux, des générations, des intérêts quelconques, moins il y a de vivacité dans les sentimens respectifs de la bienveillance naturelle qui subsiste pourtant toujours, même dans le plus grand éloignement. Mais loin d'être contraire à cette propagation proportionnelle de bienveillance, la multiplication des *langues* est en quelque manière dans la même proportion, & adaptée pour ainsi dire aux vûes de la charité universelle : si l'on en met les degrés en parallèle avec les différences du langage, plus il y aura d'exactitude dans la comparaison, plus on se convaincra que l'un est la juste mesure de l'autre ; ce qui va devenir plus sensible dans l'article suivant.

Article III. *Analyse & comparaison des langues.*
 Toutes les *langues* ont un même but, qui est l'énonciation des pensées. Pour y parvenir, toutes emploient le même instrument, qui est la voix : c'est comme l'esprit & le corps du langage ; or il en est, jusqu'à un certain point, des *langues* ainsi considérées, comme des hommes qui les parlent.

Toutes les âmes humaines, si l'on en croit l'école cartésienne, sont absolument de même espèce, de même nature ; elles ont les mêmes facultés au même degré, le germe des mêmes talens, du même esprit, du même génie, & elles n'ont entr'elles que des différences numériques & individuelles : les différences qu'on y apperçoit dans la suite tiennent à des causes extérieures ; à l'organisation intime des corps qu'elles animent ; aux divers tempéramens que les conjonctures y établissent ; aux occasions plus ou moins fréquentes, plus ou moins favorables, pour exciter en elles des idées, pour les rapprocher, les combiner, les développer ; aux préjugés plus ou moins heureux, qu'elles reçoivent par l'éducation, les mœurs, la religion, le gouvernement politique, les liaisons domestiques, civiles & nationales, &c.

Il en est encore à-peu-près de même des corps humains. Formés de la même matière, si on en considère la figure dans ses traits principaux, elle paroît, pour ainsi dire, jetée dans le même moule : cependant il n'est peut-être pas encore arrivé qu'un seul homme ait eû avec un autre une ressemblance de corps bien exacte. Quelque connexion physique

qu'il y ait entre homme & homme, dès qu'il y a diversité d'individus, il y a des différences plus ou moins sensibles de figure, outre celles qui sont dans l'intérieur de la machine : ces différences sont plus marquées, à proportion de la diminution des causes convergentes vers les mêmes effets. Ainsi tous les sujets d'une même nation ont entr'eux des différences individuelles avec les traits de la ressemblance nationale. La ressemblance nationale d'un peuple n'est pas la même que la ressemblance nationale d'un autre peuple voisin, quoiqu'il y ait encore entre les deux des caractères d'approximation : ces caractères s'affoiblissent, & les traits différenciels augmentent à mesure que les termes de comparaison s'éloignent, jusqu'à ce que la très-grande diversité des climats & des autres causes qui en dépendent plus ou moins, ne laisse plus subsister que les traits de la ressemblance spécifique sous les différences tranchantes des Blancs & des Nègres, des Lapons & des Européens méridionaux.

Distinguons pareillement dans les langues l'esprit & le corps, l'objet commun qu'elles se proposent, & l'instrument universel dont elles se servent pour l'exprimer, en un mot, les pensées & les sons articulés de la voix, nous y démêlerons ce qu'elles ont nécessairement de commun, & ce qu'elles ont de propre sous chacun de ces deux points de vue, & nous nous mettrons en état d'établir des principes raisonnables sur la génération des langues, sur leur mélange, leur affinité & leur mérite respectif.

§. I. L'esprit humain, je l'ai déjà dit ailleurs (Voyez GRAMMAIRE & INVERSION), vient à bout de distinguer des parties dans sa pensée, toute indivisible qu'elle est, en séparant, par le secours de l'abstraction, les différentes idées qui en constituent l'objet, & les diverses relations qu'elles ont entre elles à cause du rapport qu'elles ont toutes à la pensée indivisible dans laquelle on les envisage. Cette analyse, dont les principes tiennent à la nature de l'esprit humain, qui est la même par-tout, doit montrer par-tout les mêmes résultats, ou du moins des résultats semblables, faire envisager les idées de la même manière, & établir dans les mots la même classification.

Ainsi il y a dans toutes les langues formées, des mots destinés à exprimer les êtres, soit réels, soit abstraits, dont les idées peuvent être les objets de nos pensées, & des mots pour désigner les relations générales des êtres dont on parle. Les mots du premier genre sont indéclinables, c'est-à-dire, susceptibles de diverses inflexions relatives aux vûes de l'analyse, qui peut envisager les mêmes êtres sous divers aspects, dans diverses circonstances. Les mots du second genre sont indéclinables, parce qu'ils présentent toujours la même idée sous le même aspect.

Les mots déclinaux ont par-tout une signification définie, ou une signification indéfinie. Ceux de la première classe présentent à l'esprit des êtres déterminés, & il y en a deux espèces ; les noms, qui déterminent les êtres par l'idée de la nature ; les pronoms, qui les déterminent par l'idée d'une relation personnelle. Ceux de la seconde classe présentent à l'esprit des êtres indéterminés, & il y en a aussi deux espèces ; les adjectifs, qui les désignent par l'idée précise d'une qualité ou d'une relation particulière, communicable à plusieurs natures, dont elle est une partie, soit essentielle, soit accidentelle ; & les verbes, qui les désignent par l'idée précise de l'existence intellectuelle sous un attribut également communicable à plusieurs natures.

Les mots indéclinables se divisent universellement en trois espèces, qui sont les prépositions, les adverbes & les conjonctions : les prépositions, pour

désigner les rapports généraux avec abstraction des termes ; les adverbes, pour désigner des rapports particuliers à un terme déterminé ; & les conjonctions, pour désigner la liaison des diverses parties du discours. Voyez MOT & toutes les espèces.

Je ne parle point ici des interjections, parce que cette espèce de mot ne sert point à l'énonciation des pensées de l'esprit, mais à l'indication des sentimens de l'ame ; que les interjections ne sont point des instrumens arbitraires de l'art de parler, mais des signes naturels de sensibilité, antérieurs à tout ce qui est arbitraire, & si peu dépendans de l'art de parler & des langues, qu'ils ne manquent pas même aux muets de naissance.

Pour ce qui est des relations qui naissent entre les idées partielles, du rapport général qu'elles ont toutes à une même pensée indivisible ; ces relations, dis-je, supposent un ordre fixe entre leurs termes : la priorité est propre au terme antécédent ; la postériorité est essentielle au terme conséquent ; d'où il suit qu'entre les idées partielles d'une même pensée, il y a une succession fondée sur leurs relations résultantes du rapport qu'elles ont toutes à cette pensée. Voyez INVERSION. Je donne à cette succession le nom d'ordre analytique, parce qu'elle est tout à la fois le résultat de l'analyse de la pensée, & le fondement de l'analyse du discours, en quelque langue qu'il soit énoncé.

La parole en effet doit être l'image sensible de la pensée, tout le monde en convient ; mais toute image sensible suppose dans son original des parties, un ordre & une proportion entre ces parties : ainsi il n'y a que l'analyse de la pensée qui puisse être l'objet naturel & immédiat de l'image sensible que la parole doit produire dans toutes les langues ; & il n'y a que l'ordre analytique qui puisse régler l'ordre & la proportion de cette image successive & fugitive. Cette règle est sûre, parce qu'elle est immuable, comme la nature même de l'esprit humain, qui en est la source & le principe. Son influence sur toutes les langues est aussi nécessaire qu'universelle : sans ce prototype original & invariable, il ne pourroit y avoir aucune communication entre les hommes des différens âges du monde, entre les peuples des diverses régions de la terre, pas même entre deux individus quelconques, parce qu'ils n'auroient pas un terme immuable de comparaison pour y rapporter leurs procédés respectifs.

Mais au moyen de ce terme commun de comparaison, la communication est établie généralement par-tout, avec les seules difficultés qui naissent des différentes manières de peindre le même objet. Les hommes qui parlent une même langue s'entendent entr'eux, parce qu'ils peignent le même original, sous le même aspect, avec les mêmes couleurs. Deux peuples voisins, comme les François & les Italiens, qui avec des mots différens suivent à peu-près une même construction, parviennent aisément à entendre la langue les uns des autres, parce que les uns & les autres peignent encore le même original, & à peu-près dans la même attitude, quoiqu'avec des couleurs différentes. Deux peuples plus éloignés, dont les mots & la construction diffèrent entièrement, comme les François, par exemple, & les Latins, peuvent encore s'entendre réciproquement, quoique peut-être avec un peu plus de difficulté ; c'est toujours la même raison ; les uns & les autres peignent le même objet original, mais défini & colorié différemment.

L'ordre analytique est donc le lien universel de la communicabilité de toutes les langues & du commerce de pensées, qui est l'ame de la société : c'est donc le terme où il faut réduire toutes les phrases d'une langue étrangère dans l'intelligence de laquelle on veut faire

quelques progrès sûrs, raisonnés & approfondis ; parce que tout le reste n'est, pour ainsi dire, qu'une affaire de mémoire, où il n'est plus question que de s'assurer des décisions arbitraires du bon usage. Cette conséquence, que les réflexions suivantes ne feront que confirmer & développer davantage, est le vrai fondement de la méthode-pratique que je propose ailleurs (article MÉTHODE) pour la langue latine, qui est le premier objet des études publiques & ordinaires de l'Europe ; & cette méthode, à cause de l'universalité du principe, peut être appliquée avec un pareil succès à toutes les langues étrangères, mortes ou vivantes, que l'on se propose d'étudier ou d'enseigner.

Voilà donc ce qui se trouve universellement dans l'esprit de toutes les langues ; la succession analytique des idées partielles qui constituent une même pensée, & les mêmes espèces de mots pour représenter les idées partielles envisagées sous les mêmes aspects. Mais elles admettent toutes, sur ces deux objets généraux, des différences qui tiennent au génie des peuples qui les parlent, & qui sont elles-mêmes tout à la fois les principaux caractères du génie de ces langues, & les principales sources des difficultés qu'il y a à traduire exactement de l'une en l'autre.

1°. Par rapport à l'ordre analytique, il y a deux moyens par lesquels il peut être rendu sensible dans l'énonciation vocale de la pensée. Le premier, c'est de ranger les mots dans l'élocution selon le même ordre qui résulte de la succession analytique des idées partielles : le second, c'est de donner aux mots déclinaisons des inflexions ou des terminaisons relatives à l'ordre analytique, & d'en régler ensuite l'arrangement dans l'élocution par d'autres principes, capables d'ajouter quelque perfection à l'art de la parole. De-là la division la plus universelle des langues en deux espèces générales, que M. l'abbé Girard (Princ. disc. I. tom. j. pag. 23.) appelle analogues & transpositives, & auxquelles je conserverai les mêmes noms, parce qu'ils me paroissent en caractériser très-bien le génie distinctif.

Les langues analogues sont celles dont la syntaxe est soumise à l'ordre analytique, parce que la succession des mots dans le discours y suit la gradation analytique des idées ; la marche de ces langues est effectivement analogue & en quelque sorte parallèle à celle de l'esprit même, dont elle suit pas à pas les opérations.

Les langues transpositives sont celles qui dans l'élocution donnent aux mots des terminaisons relatives à l'ordre analytique, & qui acquièrent ainsi le droit de leur faire suivre dans le discours une marche libre & tout-à-fait indépendante de la succession naturelle des idées. Le français, l'italien, l'espagnol, &c. sont des langues analogues ; le grec, le latin, l'allemand, &c. sont des langues transpositives.

Au reste, cette première distinction des langues ne porte pas sur des caractères exclusifs ; elle n'indique que la manière de procéder la plus ordinaire : car les langues analogues ne laissent pas d'admettre quelques inversions légères & faciles à ramener à l'ordre naturel, comme les transpositives reglent quelquefois leur marche sur la succession analytique, ou s'en rapprochent plus ou moins. Assez communément le besoin de la clarté, qui est la qualité la plus essentielle de toute énonciation, l'emporte sur le génie des langues analogues & les détourne de la voie analytique dès qu'elle cesse d'être la plus lumineuse : les langues transpositives au contraire y ramènent leurs procédés, quelquefois dans la même vue, & d'autres fois pour suivre ou les impressions du goût, ou les lois de l'harmonie. Mais dans les unes & dans les autres, les mots portent l'empreinte du

génie caractéristique : les noms, les pronoms & les adjectifs déclinaisons par nature, se déclinent en effet dans les langues transpositives, afin de pouvoir se prêter à toutes les inversions usuelles sans faire disparaître les traits fondamentaux de la succession analytique. Dans les langues analogues, ces mêmes espèces de mots ne se déclinent point, parce qu'ils doivent toujours se succéder dans l'ordre analytique, ou s'en écarter si peu, qu'il est toujours reconnoissable.

La langue allemande est transpositive, & elle a la déclinaison ; cependant la marche n'en est pas libre, comme elle paroît l'avoir été en grec & en latin, où chacun en décidoit d'après son oreille ou son goût particulier : ici l'usage a fixé toutes les constructions. Dans une proposition simple & absolue, la construction usuelle suit l'ordre analytique ;

die creaturen außern ihre thatlichkeit entweder durch bewegung, oder durch gedanken (les créatures démontrent leur activité soit par mouvement, soit par pensée). Il y a seulement quelques occurrences où l'on abandonne l'ordre analytique pour donner à la phrase plus d'énergie ou de clarté. C'est pour la même cause que dans les propositions incidentes, le verbe est toujours à la fin ; *das wesen welches in uns dencket* (l'être qui dans nous pense) ; *unter denen digen die möglich sind* (entre les choses qui possibles sont). Il en est de même de toutes les autres inversions usitées en allemand ; elles y sont déterminées par l'usage, & ce seroit un barbarisme que d'y substituer une autre sorte d'inversion, ou même la construction analytique.

Cette observation, qui d'abord a pu paroître un hors-d'œuvre, donne lieu à une conséquence générale ; c'est que, par rapport à la construction des mots, les langues transpositives peuvent se subdiviser en deux classes. Les langues transpositives de la première classe sont libres, parce que la construction de la phrase dépend, à peu de chose près, du choix de celui qui parle, de son oreille, de son goût particulier, qui peut varier pour la même énonciation, selon la diversité des circonstances où elle a lieu ; & telle est la langue latine. Les langues transpositives de la seconde classe sont uniformes, parce que la construction de la phrase y est constamment réglée par l'usage, qui n'a rien abandonné à la décision du goût ou de l'oreille ; & telle est la langue allemande.

Ce que j'ai remarqué sur la première division est encore applicable à la seconde. Quoique les caractères distinctifs qu'on y assigne soient suffisants pour déterminer les deux classes, on ne laisse pas de trouver quelquefois dans l'une quelques traits qui tiennent du génie de l'autre : les langues transpositives libres peuvent avoir certaines constructions fixées invariablement, & les uniformes peuvent dans quelques occasions régler leur marche arbitrairement.

Il se présente ici une question assez naturelle. L'ordre analytique & l'ordre transpositif des mots supposent des vues toutes différentes dans les langues qui les ont adoptés pour régler leur syntaxe : chacun de ces deux ordres caractérise un génie tout différent. Mais comme il n'y a eu d'abord sur la terre qu'une seule langue, est-il possible d'assigner de quelle espèce elle étoit, si elle étoit analogue ou transpositive ?

L'ordre analytique étant le prototype invariable des deux espèces générales de langues, & le fondement unique de leur communicabilité respective, il paroît assez naturel que la première langue s'y soit attachée scrupuleusement, & qu'elle y ait assujéti la succession des mots, plutôt que d'avoir imaginé des délinances relatives à cet ordre, afin de l'aban-

donner ensuite sans conséquence : il est évident qu'il y a moins d'art dans le langage analogue que dans le transpositif ; & toutes les institutions humaines ont des commencemens simples. Cette conclusion, qui me semble fondée solidement sur les premiers principes du langage , se trouve encore appuyée sur ce que nous savons de l'histoire des différens idiomes dont on a fait usage sur la terre.

La langue hébraïque , la plus ancienne de toutes celles que nous connoissons par des monumens venus jusqu'à nous , & qui par-là semble tenir de plus près à la langue primitive , est astreinte à une marche analogue ; & c'est un argument qu'auroient pu faire valoir ceux qui pensent que c'est l'hébreu même qui est la langue primitive. Ce n'est pas que je croye qu'on puisse établir sur cela rien de positif ; mais si cette remarque n'est pas assez forte pour terminer la question, elle prouve du-moins que la construction analytique , suivie dans la langue la plus ancienne dont nous ayons connoissance , peut bien avoir été la construction usuelle de la première de toutes les langues , conformément à ce qui nous est indiqué par la raison même.

D'où il suit que les langues modernes de l'Europe qui ont adopté la construction analytique, tiennent à la langue primitive de bien plus près que n'y tenoient le grec & le latin, quoiqu'elles en soient beaucoup plus éloignées par les tems. M. Bullet, dans son grand & savant ouvrage sur la langue celtique, trouve bien des rapports entre cette langue & les orientales, notamment l'hébreu. D. le Pelletier nous montre de pareilles analogies dans son dictionnaire bas-Breton, dont nous devons l'édition & la préface aux soins de D. Taillandier ; & toutes ces analogies sont purement matérielles, & consistent dans un grand nombre de racines communes aux deux langues. Mais d'autre part, M. de Grandval, conseiller au conseil d'Artois, de la soc. litt. d'Arras, dans son discours historique sur l'origine de la langue françoise (voyez le II. vol. du mercure de Juin, & le vol. de Juillet 1757.) me semble avoir prouvé très-bien que notre françois n'est rien autre chose que le gaulois des vieux Druides, insensiblement déguisé par toutes les métamorphoses qu'amenent nécessairement la succession des siècles & le concours des circonstances qui varient sans cesse. Mais ce gaulois étoit certainement, ou le celtique tout pur, ou un dialecte du celtique ; & il faut en dire autant de l'idiome des anciens Espagnols, de celui d'Albion, qui est aujourd'hui la grande-Bretagne, & peut-être de bien d'autres ? Voilà donc notre langue moderne, l'espagnol & l'anglois, liés par le celtique avec l'hébreu ; & cette liaison, confirmée par la construction analogue qui caractérise toutes ces langues, est, à mon gré, un indice bien plus sûr de leur filiation, que toutes les étymologies imaginables qui les rapportent à des langues transpositives : car c'est sur-tout dans la syntaxe que consiste le génie principal & indestructible de tous les idiomes.

La langue italienne, qui est analogue, & que l'on parle aujourd'hui dans un pays où l'on parloit, il y a quelques siècles, une langue transpositive, savoir le latin, peut faire naître ici une objection contre la principale preuve de M. de Grandval, qui juge que la langue d'une nation doit toujours subsister, du moins quant au fonds, & qu'on ne doit point admettre d'argumens négatifs en pareil cas, sur-tout quand la nation est grande, & qu'elle n'a jamais essayé de transmigrations ; & l'histoire ne paroît pas nous apprendre que les Italiens aient jamais envoyé des colonies assez considérables pour dépeupler leur patrie.

Mais la translation du siège de l'empire romain

à Byzance attira dans cette nouvelle capitale, un grand nombre de familles ambitieuses, & insensiblement les principales forces de l'Italie. Les irruptions fréquentes des Barbares de toute espèce qui l'inonderent successivement & y établirent leur domination, diminuèrent sans cesse le nombre des naturels ; & le despotisme de la plupart de ces conquérans acheva d'imposer à la populace, que leur fureur n'avoit pas daigné perdre, la nécessité de parler le langage des victorieux. La plupart de ces Barbares parloient quelque dialecte du celtique, qui étoit le langage le plus étendu de l'Europe ; & c'est d'eux qu'on a fait connu que les Gaulois eux-mêmes ont conquis & habité une grande partie de l'Italie, qui en a reçu le nom de Gaule cis-alpine. Ainsi la langue italienne moderne est encore entée sur le même fonds que la nôtre ; mais, avec cette différence, que ce fonds nous est naturel, & qu'il n'a subi entre nos mains que les changemens nécessairement amenés par la succession ordinaire des tems & des conjectures ; au lieu que c'est en Italie un fonds étranger, & qui n'y fut introduit dans son origine que par des causes extraordinaires & violentes. La chose est si peu possible autrement, que, supposé la construction analogue usitée dans la langue primitive, il n'est plus possible d'expliquer l'origine des langues transpositives, sans remonter jusqu'à la division miraculeuse arrivée à Babel : & cette remarque, développée autant qu'elle peut l'être, peut être mise parmi les motifs de crédibilité qui établissent la certitude de ce miracle.

2°. Pour ce qui concerne les différentes espèces de mots, une même idée spécifique les caractérise dans toutes les langues, parce que cette idée est le résultat nécessaire de l'analyse de la pensée, qui est nécessairement la même par-tout ; mais, dans le détail des individus, on rencontre des différences qui sont les suites nécessaires des circonstances où se sont trouvés les peuples qui parlent ces langues ; & ces différences constituent un second caractère distinctif du génie des langues.

Un premier point, en quoi elles diffèrent à cet égard, c'est que certaines idées ne sont exprimées par aucun terme dans une langue, quoiqu'elles aient dans une autre des signes propres & très-énergiques. C'est que la nation qui parle une de ces langues, ne s'est point trouvée dans les conjectures propres à y faire naître ces idées, dont l'autre nation au contraire a eu occasion d'acquérir la connoissance. Combien de termes, par exemple, de la tactique des anciens, soit grecs, soit romains, que nous ne pouvons rendre dans la nôtre, parce que nous ignorons leurs usages ? Nous y suppléons de notre mieux par des descriptions toujours imparfaites, où, si nous voulions énoncer ces idées par un terme, nous le prenons matériellement dans la langue ancienne dont il s'agit, en y attachant les notions incomplètes que nous en avons. Combien au contraire n'avons-nous pas de termes aujourd'hui dans notre langue, qu'il ne seroit pas possible de rendre ni en grec, ni en latin, parce que nos idées modernes n'y étoient point connues ? Nos progrès prodigieux dans les sciences de raisonnement, Calcul, Géométrie, Mécanique, Astronomie, Métaphysique, Physique expérimentale, Histoire naturelle, &c. ont mis dans nos idiomes modernes une richesse d'expressions, dont les anciens idiomes ne pouvoient pas même avoir l'ombre. Ajoutez-y nos termes de Verrerie, de Vénérerie, de Marine, de Commerce, de guerre, de modes, de religion, &c. & voilà une source prodigieuse de différences entre les langues modernes & les anciennes.

Une seconde différence des langues, par rapport aux diverses espèces de mots, vient de la tournure

propre de l'esprit national de chacune d'elles, qui fait envisager diversément les mêmes idées. Ceci demande d'être développé. Il faut remarquer dans la signification des mots deux sortes d'idées constitutives, l'idée spécifique & l'idée individuelle. Par l'idée spécifique de la signification des mots, j'entens le point de vue général qui caractérise chaque espèce de mots, qui fait qu'un mot est de telle espèce plutôt que de telle autre, qui par conséquent convient à chacun des mots de la même espèce, & ne convient qu'aux mots de cette seule espèce. C'est la différence de ces points de vue généraux, de ces idées spécifiques, qui fonde la différence de ce que les Grammairiens appellent *les parties d'oraison*, le nom, le pronom, l'adjectif, le verbe, la préposition, l'adverbe, la conjonction, & l'interjection : & c'est la différence des points de vue accessoires, dont chaque idée spécifique est susceptible, qui sert de fondement à la subdivision d'une partie d'oraison en ses espèces subalternes ; par exemple, des noms en substantifs & abstraits, en propres & appellatifs, &c. Voyez NOM. Par l'idée individuelle de la signification des mots, j'entens l'idée singulière qui caractérise le sens propre de chaque mot, & qui le distingue de tous les autres mots de la même espèce, parce qu'elle ne peut convenir qu'à un seul mot de la même espèce. Ainsi c'est à la différence de ces idées singulières que tient celle des individus de chaque partie d'oraison, ou de chaque espèce subalterne de chacune des parties d'oraison : & c'est de la différence des idées accessoires dont chaque idée individuelle est susceptible, que dépend la différence des mots de la même espèce que l'on appelle *synonymes* ; par exemple, en français, des noms, *pauvreté, indigence, disette, besoin, nécessité* ; des adjectifs, *malin, mauvais, méchant, malicieux* ; des verbes, *secourir, aider, assister*, &c. Voyez sur tous ces mots les *synonymes français* de M. l'Abbé Girard ; & sur la *théorie générale des synonymes*, l'article *SYNONYMES*. On sent bien que dans chaque idée individuelle, il faut distinguer l'idée principale & l'idée accessoire : l'idée principale peut être commune à plusieurs mots de la même espèce, qui diffèrent alors par les idées accessoires. Or c'est justement ici que se trouve une seconde source de différences entre les mots des diverses langues. Il y a telle idée principale qui entre dans l'idée individuelle de deux mots de même espèce, appartenans à deux langues différentes, sans que ces deux mots soient exactement synonymes l'un de l'autre : dans l'une de ces deux langues, cette idée principale peut constituer seule l'idée individuelle, & recevoir dans l'autre quelque idée accessoire ; ou bien s'allier d'une part avec une idée accessoire, & de l'autre, avec une autre toute différente. L'adjectif *vacuus*, par exemple, a dans le latin une signification très-générale, qui étoit ensuite déterminée par les différentes applications que l'on en faisoit : notre français n'a aucun adjectif qui en soit le correspondant exact ; les divers adjectifs, dont nous nous servons pour rendre le *vacuus* des latins, ajoutent à l'idée générale, qui en constitue le sens individuel, quelques idées accessoires qui supposent dans la langue latine des applications particulières & des complémens, ajoutez : *Gladius vaginâ vacuus*, une épée nue ; *vagina ense vacua*, un fourreau vuide ; *vacuus animus*, un esprit libre, &c. Voyez *HYPAL-LAGE*. Cette seconde différence des langues est un des grands obstacles que l'on rencontre dans la traduction, & l'un des plus difficiles à surmonter sans altérer en quelque chose le texte original. C'est aussi ce qui est cause que jusqu'ici l'on a si peu réussi à nous donner de bons dictionnaires, soit pour les langues mortes, soit pour les langues vivantes : on

n'a pas assez analysé les différentes idées partielles, soit principales, soit accessoires, que l'usage a attachées à la signification de chaque mot & l'on ne doit pas en être surpris. Cette analyse suppose non-seulement une logique sûre & une grande sagacité, mais encore une lecture immense, une quantité prodigieuse de comparaisons de textes, & conséquemment un courage & une constance extraordinaires, & par rapport à la gloire du succès, un désintéressement qu'il est aussi rare que difficile de trouver dans les gens de lettres, même les plus modérés. Voyez *DICTIONNAIRE*.

§. II. Si les langues ont des propriétés communes & des caractères différenciels, fondés sur la manière dont elles envisagent la pensée qu'elles se proposent d'exprimer ; on trouve de même, dans l'usage qu'elles font de la voix, des procédés communs à tous les idiomes, & d'autres qui achevent de caractériser le génie propre de chacun d'eux. Ainsi comme les langues diffèrent par la manière de dessiner l'original commun qu'elles ont à peindre, qui est la pensée, elles diffèrent aussi par le choix, le mélange & le ton des couleurs qu'elles peuvent employer, qui sont les sons articulés de la voix. Jettons encore un coup-d'œil sur les langues considérées sous ce double point de vue, de ressemblance & de différence dans le matériel des sons. Des mémoires M. S. de M. le président de Broffes nous fourniront ici les principaux secours.

1°. Un premier ordre de mots que l'on peut regarder comme naturels, puisqu'ils se retrouvent au moins à-peu-près les mêmes dans toutes les langues, & qu'ils ont dû entrer dans le système de la langue primitive, ce sont les interjections, effets nécessaires de la relation établie par la nature entre certaines affections de l'âme & certaines parties organiques de la voix. Voyez *INTERJECTION*. Ce sont les premiers mots, les plus anciens, les plus originaux de la langue primitive ; ils sont invariables au milieu des variations perpétuelles des langues, parce qu'en conséquence de la conformation humaine, ils ont, avec l'affection intérieure dont ils sont l'expression, une liaison physique, nécessaire & indestructible. On peut aux interjections joindre, dans le même rang, les accens, espèce de chant joint à la parole, qui en reçoit une vie & une activité plus grandes ; ce qui est bien marqué par le nom latin *accentus*, que nous n'avons fait que franciser. Les accens sont effectivement l'âme des mots, ou plutôt ils sont au discours ce que le coup d'archet & l'expression sont à la musique ; ils en marquent l'esprit, ils lui donnent le goût, c'est-à-dire l'air de conformité avec la vérité ; & c'est sans doute ce qui a porté les Hébreux à leur donner un nom qui signifie *goût, faveur*. Ils sont le fondement de toute déclamation orale, & l'on fait assez combien ils donnent de supériorité au discours prononcé sur le discours écrit. Car tandis que la parole peint les objets, l'accent peint la manière dont celui qui parle en est affecté, ou dont il voudroit en affecter les autres. Ils naissent de la sensibilité de l'organisation ; & c'est pour cela qu'ils tiennent à toutes les langues, mais plus ou moins, selon que le climat rend une nation plus ou moins susceptible, par la conformation de ses organes, d'être fortement affectée des objets extérieurs. La langue italienne, par exemple, est plus accentuée que la nôtre ; leur simple parole, ainsi que leur musique, a beaucoup plus de chant. C'est qu'ils sont sujets à se passionner davantage ; la nature les a fait naître plus sensibles : les objets extérieurs les remuent si fort, que ce n'est pas même assez de la voix pour exprimer tout ce qu'ils sentent, ils y joignent le geste, & parlent de tout le corps à la fois.

Un second ordre de mots, où toutes les langues

ont encore une analogie commune & des ressemblances marquées, ce sont les mots enfans déterminés par la mobilité plus ou moins grande de chaque partie organique de l'instrument vocal, combinée avec les besoins intérieurs ou la nécessité d'appeler les objets extérieurs. En quelque pays que ce soit, le mouvement le plus facile est d'ouvrir la bouche & de remuer les lèvres, ce qui donne le son le plus plein *a*, & l'une des articulations labiales *b*, *p*, *v*, *f* ou *m*. De-là, dans toutes les langues, les syllabes *ab*, *pa*, *am*, *ma*, sont les premières que prononcent les enfans : de-là viennent *papa*, *maman*, & autres qui ont rapport à ceux-ci ; & il y a apparence que les enfans formeroient d'eux-mêmes ces sons dès qu'ils seroient en état d'articuler, si les nourrices, prévenant une expérience très-curieuse à faire, ne les leur apprennent d'avance ; ou plutôt les enfans ont été les premiers à les bégayer, & les parens empressés de lier avec eux un commerce d'amour, les ont répétés avec complaisance, & les ont établis dans toutes les langues même les plus anciennes. On les y retrouve en effet, avec le même sens, mais défigurés par les terminaisons que le génie propre de chaque idiome y a ajoutées, & de manière que les idiomes les plus anciens les ont conservés dans un état ou plus naturel, ou plus approchant de la nature. En hébreu *ab*, en chaldéen *abba*, en grec *πάππα*, *πάππα*, *πάππ*, en latin *pater*, en François *papa* & *pere*, dans les îles Antilles *baba*, chez les Hottentots *bo* ; par-tout c'est la même idée marquée par l'articulation labiale. Pareillement en langue égyptienne *am*, *ama*, en langue syrienne *aminis*, répondent exactement au latin *patens* (pere ou mere). De là *mamma* (mamelle), les mots François *maman*, *mere*, &c. *Ammon*, dieu des Egyptiens, c'est le soleil, ainsi nommé comme pere de la nature ; les figures & les statues érigées en l'honneur du soleil étoient nommées *ammanim* ; & les hiéroglyphes sacrés dont se servoient les prêtres, lettres *ammonéennes*. Le culte du soleil, adopté par presque tous les peuples orientaux, y a consacré le mot radical *am*, prononcé, suivant les différens dialectes, *ammon*, *oman*, *omin*, *iman*, &c. *Iman* chez les Orientaux signifie Dieu ou Etre sacré ; les Turcs l'emploient aujourd'hui dans le sens de *sacerdos* ; & *ar-iman* chez les anciens Perses veut dire *Deus fortis*.

» Les mots *abba*, ou *baba*, ou *papa*, & celui de
 » *mama*, qui des anciennes langues d'Orient semblent
 » avoir passé avec de légers changemens dans la
 » plupart de celles de l'Europe, sont communs, dit
 » M. de la Condamine dans sa relation de la riviere
 » des Amazones, à un grand nombre de nations
 » d'Amérique, dont le langage est d'ailleurs très-
 » différent. Si l'on regarde ces mots comme les pre-
 » miers sons que les enfans peuvent articuler, &
 » par conséquent comme ceux qui ont dû par tout
 » pays être adoptés préférablement par les parens
 » qui les entendoient prononcer, pour les faire ser-
 » vir de signes aux idées de pere & de mere ; il restera
 » à savoir pourquoi dans toutes les langues d'Amé-
 » rique où ces mots se rencontrent, leur significa-
 » tion s'est conservée sans se croiser ; par quel ha-
 » sard, dans la langue omogua, par exemple, au
 » centre du continent, ou dans quelque autre pa-
 » reille où les mots de *papa* & de *mama* sont en
 » usage, il n'est pas arrivé quelquefois que *papa*
 » signifie mere, & *mama*, pere, mais qu'on y observe
 » constamment le contraire comme dans les langues
 » d'Orient & d'Europe ». Si c'est la nature qui dicte
 aux enfans ces premiers mots, c'est elle aussi qui y fait attacher invariablement les mêmes idées, & l'on peut puiser dans son sein la raison de l'un de ces phénomènes comme celle de l'autre. La grande mobilité des lèvres est la cause qui fait naître les

premières, les articulations labiales ; & parmi celles-ci, celles qui mettent moins de force & d'embarras dans l'explosion du son, deviennent en quelque manière les aînées, parce que la production en est plus facile. D'où il suit que la syllabe *ma* est antérieure à *ba*, parce que l'articulation *m* suppose moins de force dans l'explosion, & que les lèvres n'y ont qu'un mouvement foible & lent, qui est cause qu'une partie de la matière du son réflue par le nez. *Mama* est donc antérieur à *papa* dans l'ordre de la génération, & il ne reste plus qu'à décider lequel des deux, du pere ou de la mere, est le premier objet de l'attention & de l'appellation des enfans, lequel des deux est le plus attaché à leur personne, lequel est le plus utile & le plus nécessaire à leur subsistance, lequel leur prodigue plus de caresses & leur donne le plus de soins : & il fera facile de conclure pourquoi le sens des deux mots *mama* & *papa* est incommutable dans toutes les langues. Si *apa* & *ama*, dans la langue égyptienne, signifient indistinctement ou le pere ou la mere, ou tous les deux ; c'est l'effet de quelque cause étrangère à la nature, une suite peut-être des mœurs exemplaires de ce peuple reconnu pour la source & le modele de toute sagesse, ou l'ouvrage de la réflexion & de l'art qui est presque aussi ancien que la nature, quoiqu'il se perfectionne lentement. Remarquez que d'après le principe que l'on pose ici, il est naturel de conclure que les diverses parties de l'organe de la parole ne concourront à la nomination des objets extérieurs que dans l'ordre de leur mobilité : la langue ne sera mise en jeu qu'après les lèvres ; elle donnera d'abord les articulations qu'elle produit par le mouvement de sa pointe, & ensuite celles qui dépendent de l'action de la racine, &c. L'Anatomie n'a donc qu'à fixer l'ordre généalogique des sons & des articulations, & la Philosophie l'ordre des objets par rapport à nos besoins ; leurs travaux combinés donneront le dictionnaire des mots les plus naturels, les plus nécessaires à la langue primitive, & les plus universels aujourd'hui nonobstant la diversité des idiomes.

Il est une troisième classe de mots qui doivent avoir, & qui ont en effet dans toutes les langues les mêmes racines, parce qu'ils sont encore l'ouvrage de la nature, & qu'ils appartiennent à la nomenclature primitive. Ce sont ceux que nous devons à l'onomatopée, & qui ne sont que des noms imitatifs en quelque point des objets nommés. Je dis que c'est la nature qui les suggere ; & la preuve en est, que le mouvement naturel & général dans tous les enfans, est de désigner d'eux-mêmes les choses bruyantes, par l'imitation du bruit qu'elles font. Ils leur laisseroient sans doute à jamais ces noms primitifs & naturels, si l'instruction & l'exemple, venant ensuite à déguiser la nature & à la rectifier, ou peut-être à la dépraver, ne leur suggéroient les appellations arbitraires, substituées aux naturelles par les décisions raisonnées, ou, si l'on veut, capricieuses de l'usage. Voyez ONOMATOPEE.

Enfin il y a, sinon dans toutes les langues, du-moins dans la plupart, une certaine quantité de mots entés sur les mêmes racines, & destinés ou à la même signification, ou à des significations analogues, quoique ces racines n'ayent aucun fondement du-moins apparent dans la nature. Ces mots ont passé d'une langue dans une autre, d'abord comme d'une langue primitive dans l'un de ses dialectes, qui par la succession des tems les a transmis à d'autres idiomes qui en étoient issus ; ou bien cette transmission s'est faite par un simple emprunt, tel que nous en voyons une infinité d'exemples dans nos langues modernes ; & cette transmission universelle suppose en ce cas que les objets nommés sont d'une nécessité générale : le

mot *fac* que l'on trouve dans toutes les *langués*, doit être de cette espèce.

2°. Nonobstant la réunion de tant de causes générales, dont la nature semble avoir préparé le concours pour amener tous les hommes à ne parler qu'une *langue*, & dont l'influence est sensible dans la multitude des racines communes à tous les idiomes qui divisent le genre humain; il existe tant d'autres causes particulières, également naturelles, & dont l'impression est également irrésistible, qu'elles ont introduit invinciblement dans les *langués* des différences matérielles, dont il seroit peut-être encore plus utile de découvrir la véritable origine, qu'il n'est difficile de l'assigner avec certitude.

Le climat, l'air, les lieux, les eaux, le genre de vie & de nourriture produisent des variétés considérables dans la fine structure de l'organisation. Ces causes donnent plus de force à certaines parties du corps, ou en affoiblissent d'autres. Ces variétés qui échapperoient à l'Anatomie, peuvent être facilement remarquées par un philosophe observateur, dans les organes qui servent à la parole; il n'y a qu'à prendre garde quels sont ceux dont chaque peuple fait le plus d'usage dans les mots de sa *langue*, & de quelle manière il les emploie. On remarquera ainsi que l'hottentot a le fond de la gorge, & l'anglois l'extrémité des lèvres doués d'une très-grande activité. Ces petites remarques sur les variétés de la structure humaine peuvent quelquefois conduire à de plus importantes. L'habitude d'un peuple d'employer certains sons par préférence, ou de s'échir certains organes plutôt que d'autres, peut souvent être un bon indice du climat & du caractère de la nation qui en beaucoup de choses est déterminé par le climat, comme le génie de la *langue* l'est par le caractère de la nation.

L'usage habituel des articulations rudes détermine un peuple sauvage & non policé. Les articulations liquides sont, dans la nation qui les emploie fréquemment, une marque de noblesse & de délicatesse, tant dans les organes que dans le goût. On peut avec beaucoup de vraisemblance attribuer au caractère mou de la nation chinoise, assez connu d'ailleurs, de ce qu'elle ne fait aucun usage de l'articulation rude *r*. La *langue* italienne, dont la plupart des mots viennent par corruption du latin, en a amolli la prononciation en vieillissant, dans la même proportion que le peuple qui la parle a perdu de la vigueur des anciens Romains: mais comme elle étoit près de la source où elle a puisé, elle est encore des *langués* modernes qui y ont puisé avec elle, celle qui a conservé le plus d'affinité avec l'ancienne, du moins sous cet aspect.

La *langue* latine est franche, ayant des voyelles pures & nettes, & n'ayant que peu de diphtongues. Si cette constitution de la *langue* latine en rend le génie semblable à celui des Romains, c'est à dire propre aux choses fermes & mâles; elle l'est d'un autre côté beaucoup moins que la grecque, & même moins que la nôtre, aux choses qui ne demandent que de l'agrément & des grâces légères.

La *langue* grecque est pleine de diphtongues qui en rendent la prononciation plus allongée, plus sonore, plus gazouillée. La *langue* française pleine de diphtongues & de lettres mouillées, approche davantage en cette partie de la prononciation du grec que du latin.

La réunion de plusieurs mots en un seul, ou l'usage fréquent des adjectifs composés, marque dans une nation beaucoup de profondeur, une appréhension vive, une humeur impatiente, & de fortes idées: tels sont les Grecs, les Anglois, les Allemands.

On remarque dans l'espagnol que les mots y sont

longs, mais d'une belle proportion, graves, sonores & emphatiques comme la nation qui les emploie.

C'étoit d'après de pareilles observations, ou du moins d'après l'impression qui résulte de la différence matérielle des mots dans chaque *langue*, que l'empereur Charles-Quint disoit qu'il parleroit *françois* à un ami, *francese* ad un amico; *allemand* à son cheval, *tedesco* al suo cavallo; *italien* à sa maîtresse, *italiano* alla sua signora; *espagnol* à Dieu, *spagnuolo* à Dio; & *anglois* aux oiseaux, *inglese* à gli uccelli.

§. III. Ce que nous venons d'observer sur les convenances & les différences, tant intellectuelles que matérielles, des divers idiomes qui bigarrent, si je puis parler ainsi, le langage des hommes, nous met en état de discuter les opinions les plus généralement reçues sur les *langués*. Il en est deux dont la discussion peut encore fournir des réflexions d'autant plus utiles qu'elles seront générales; la première concerne la génération successive des *langués*; la seconde regarde leur mérite respectif.

1°. Rien de plus ordinaire que d'entendre parler de *LANGUE MERE*, terme, dit M. l'abbé Girard, (*Princip. disc. I. tom. I. pag. 30.*) « dont le vulgair se sert, sans être bien instruit de ce qu'il doit entendre par ce mot, & dont les vrais savans ont peine à donner une explication qui débrouille l'idée informe de ceux qui en font usage. Il est de coutume de supposer qu'il y a des *langués* mères parmi celles qui subsistent; & de demander quelles elles sont; à quoi on n'hésite pas de répondre d'un ton assuré que c'est l'hébreu, le grec & le latin. Par conjecture ou par grâce, on détermine encore cet honneur à l'allemand. Quelles sont les preuves de ceux qui ne veulent pas convenir que le préjugé seul ait décidé leur opinion sur ce point? Ils n'allèguent d'autre titre de la filiation des *langués*, que l'étymologie de quelques mots, & les victoires ou établissements du peuple qui parloit la *langue* matrice, dans le pays où l'on fait usage de la *langue* prétendue dérivée. C'est ainsi que l'on donne pour fille à la *langue* latine, l'espagnole, l'italienne & la française: *an ignoras*, dit Jul. Cés. Scalliger, *linguam gallicam, & italicam, & hispanicam linguæ latinæ abortum esse?* Le P. Bouhours qui pensoit la même chose, fait (*II. entretien d'Ariste & d'Eug.* trois sœurs de ces trois *langués*, qu'il caractérise ainsi. « Il me semble que la *langue* espagnole est une orgueilleuse qui se porte haut, qui se pique de grandeur, qui aime le faste & l'excès en toutes choses. La *langue* italienne est une coquette, tous jours parée & toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui se plaît beaucoup à la bagatelle. La *langue* française est une prude, mais une prude agréable qui, toute sage & toute modeste qu'elle est, n'a rien de rude ni de farouche ».

Les caractères distinctifs du génie de chacune de ces trois *langués* sont bien rendus dans cette allégorie: mais je crois qu'elle peche, en ce qu'elle considère ces trois *langués* comme des sœurs, filles de la *langue* latine. « Quand on observe, dit encore M. l'abbé Girard (*ibid. pag. 27.*), le prodigieux éloignement qu'il y a du génie de ces *langués* à celui du latin; quand on fait attention que l'étymologie précède seulement les emprunts & non l'origine; quand on sait que les peuples subjugués avoient leurs *langués*. . . . Lorsqu'enfin on voit aujourd'hui de ses propres yeux ces *langués* vivantes ornées d'un article, qu'elles n'ont pu prendre de la latine où il n'y en eut jamais, & diamétralement opposées aux constructions transpositives & aux inflexions des cas ordinaires à celle-ci: on ne sauroit, à cause de quelques mots empruntés, dire qu'elles en sont les filles, ou il faudroit leur donner plus d'une mère. La grecque prétendrait à cet honneur; & une infinité de mots qui ne viennent ni du

» grec ni du latin, revendiqueroient cette gloire pour
 » une autre. J'avoue bien qu'elles en ont tiré une gran-
 » de partie de leurs richesses; mais je nie qu'elles lui
 » soient redevables de leur naissance. Ce n'est pas
 » aux emprunts ni aux étymologies qu'il faut s'arrê-
 » ter pour connoître l'origine & la parenté des lan-
 » gues: c'est à leur génie, en suivant pas-à-pas leurs
 » progrès & leurs changemens. La fortune des nou-
 » veaux mots, & la facilité avec laquelle ceux d'une
 » langue passent dans l'autre, sur-tout quand les peu-
 » ples se mêlent, donneront toujours le change sur
 » ce sujet; au lieu que le génie indépendant des or-
 » ganes, par conséquent moins susceptibles d'alté-
 » ration & de changement, se maintient au milieu de
 » l'inconstance des mots, & conserve à la langue le
 » véritable titre de son origine ».

Le même académicien parlant encore un peu plus
 bas des prétendues filles du latin, ajoute avec au-
 tant d'élegance que de vérité: « on ne peut regarder
 » comme un acte de légitimation le pillage que des
 » langues étrangères y ont fait, ni ses dépouilles
 » comme un héritage maternel. S'il fuffit pour l'hon-
 » neur de ce rang (le rang de langue mere), de ne
 » devoir point à d'autre sa naissance, & de montrer
 » son établissement dès le berceau du monde; il n'y
 » aura plus dans notre système de la création qu'une
 » seule langue mere; & qui sera assez téméraire pour
 » oser gratifier de cette antiquité une des langues que
 » nous connoissons? Si cet avantage dépend unique-
 » ment de remonter jusqu'à la confusion de Babel;
 » qui produira des titres authentiques & décisifs pour
 » constater la préférence ou l'exclusion? Qui est ca-
 » pable de mettre dans une juste balance toutes les
 » langues de l'univers? à peine les plus savans en
 » connoissent cinq ou six. Où prendre enfin des té-
 » moignages non recusables ni suspects, & des preu-
 » ves bien solides, que les premiers langages qui sui-
 » virent immédiatement le déluge, furent ceux qu'ont
 » parlé dans la suite les Juifs, les Grecs, les Ro-
 » mains, ou quelques-uns de ceux que parlent en-
 » core les hommes de notre siècle »?

Voilà, si je ne me trompe, les vrais principes
 qui doivent nous diriger dans l'examen de la géné-
 ration des langues; ils sont fondés dans la nature du
 langage & des voies que le créateur lui-même nous
 a suggérées pour la manifestation extérieure de nos
 pensées.

Nous avons vu plusieurs ordres de mots amenés
 nécessairement dans tous les idiomes par des causes
 naturelles, dont l'influence est antérieure & supé-
 rieure à nos raisonnemens, à nos conventions, à nos
 caprices; nous avons remarqué qu'il peut y avoir
 dans toutes les langues, ou du-moins dans plusieurs
 une certaine quantité de mots analogues ou sembla-
 bles, que des causes communes quoiqu'accidentel-
 les y auroient établis depuis la naissance de ces
 idiomes différens: donc l'analogie des mots ne peut
 pas être une preuve suffisante de la filiation des lan-
 gues, à moins qu'on ne veuille dire que toutes les
 langues modernes de l'Europe sont respectivement
 filles & meres les unes des autres, puisqu'elles sont
 continuellement occupées à grossir leurs vocabulai-
 res par des échanges sans fin, que la communication
 des idées ou des vûes nouvelles rend indispensables.
 L'analogie des mots entre deux langues ne prouve que
 cette communication, quand ils ne sont pas de la
 classe des mots naturels.

C'est donc à la manière d'employer les mots qu'il
 faut recourir, pour reconnoître l'identité ou la diffé-
 rence du génie des langues, & pour statuer si elles
 ont quelque affinité ou si elles n'en ont point. Si
 elles en ont à cet égard, je consens alors que l'ana-
 logie des mots confirme la filiation de ces idiomes,
 & que l'un soit reconnu comme langue mere à l'égard

de l'autre, ainsi qu'on le remarque dans la langue
 ruffienne, dans la polonoise, & dans l'illyrienne à l'é-
 gard de l'ecclavonne dont il est sensible qu'elles tirent
 leur origine. Mais s'il n'y a entre deux langues d'autre
 liaison que celle qui naît de l'analogie des mots, sans
 aucune ressemblance de génie; elles font étrangères
 l'une à l'autre: telles sont la langue espagnole, l'ita-
 lienne & la françoise à l'égard du latin. Si nous tenons
 du latin un grand nombre de mots, nous n'en tenons
 pas notre syntaxe, notre construction, notre grammai-
 re, notre article *le, la, les*, nos verbes auxiliaires,
 l'indéclinabilité de nos noms, l'usage des pronoms
 personnels dans la conjugaison, une multitude de
 tems différenciés dans nos conjugaisons, & confon-
 dus dans les conjugaisons latines; nos procédés se
 sont trouvés inaliés avec les gérondifs, avec les
 usages que les Romains faisoient de l'infinitif, avec
 leurs inversions arbitraires, avec leurs ellipses accu-
 mulées, avec leurs périodes interminables.

Mais si la filiation des langues suppose dans celle
 qui est dérivée la même syntaxe, la même construc-
 tion, en un mot, le même génie que dans la langue
 matrice, & une analogie marquée entre les termes de
 l'une & de l'autre; comment peut se faire la géné-
 ration des langues, & qu'entend-on par une langue
 nouvelle?

« Quelques-uns ont pensé, dit M. de Grandval
 » dans son *Discours historique* déjà cité, qu'on pou-
 » voit l'appeller ainsi quand elle avoit éprouvé un
 » changement considérable; de sorte que, selon
 » eux, la langue du tems de François I. doit être re-
 » gardée comme nouvelle par rapport au tems de
 » saint Louis, & de même celle que nous parlons
 » aujourd'hui par rapport au tems de François I.
 » quoiqu'on reconnoisse dans ces diverses époques
 » un même fonds de langage, soit pour les mots,
 » soit pour la construction des phrases. Dans ce
 » sentiment, il n'est point d'idiome qui ne soit de-
 » venu successivement nouveau, étant comparé à
 » lui-même dans ses âges différens. D'autres quali-
 » fient seulement de langue nouvelle celle dont la
 » forme ancienne n'est plus intelligible: mais cela
 » demande encore une explication; car les perfon-
 » nes peu familiarisées avec leur ancienne langue
 » ne l'entendent point du tout, tandis que ceux qui
 » en ont quelque habitude l'entendent très-bien,
 » & y découvrent facilement tous les germes de
 » leur langage moderne. Ce n'est donc ici qu'une
 » question de nom, mais qu'il falloit remarquer
 » pour fixer les idées. Je dis à mon tour qu'une lan-
 » gue est la même, malgré ses variations, tant qu'on
 » peut suivre ses traces, & qu'on trouve dans son
 » origine une grande partie de ses mots actuels, &
 » les principaux points de sa grammaire. Que je
 » lise les lois des douze tables, Ennius, ou Cice-
 » ron; quelque différent que soit leur langage,
 » n'est-ce pas toujours le latin? Autrement il fau-
 » droit dire qu'un homme fait, n'est pas la même
 » personne qu'il étoit dans son enfance. J'ajoute
 » qu'une langue est véritablement la mere ou la
 » source d'une autre, quand c'est elle qui lui a don-
 » né le premier être, que la dérivation s'en est faite
 » par succession de tems, & que les changemens
 » qui y sont arrivés n'ont pas effacé tous les anciens
 » vestiges ».

Ces changemens successifs qui transforment in-
 sensiblement une langue en une autre, tiennent à
 une infinité de causes dont chacune n'a qu'un effet
 imperceptible; mais la somme de ces effets, grossis
 avec le tems & accumulés à la longue, produit en-
 fin une différence qui caractérise deux langues sur un
 même fonds. L'ancienne & la moderne sont égale-
 ment analogues ou également transpositives; mais
 en cela même elles peuvent avoir quelque diffé-
 rence.

Si la construction analogue est leur caractère commun ; la langue moderne, par imitation du langage transpositif des peuples qui auront concouru à sa formation par leurs liaisons de voisinage, de commerce, de religion, de politique, de conquête, &c. pourra avoir adopté quelques libertés à cet égard ; elle se permettra quelques inversions qui dans l'ancien idiome auroient été des barbarismes. Si plusieurs langues sont dérivées d'une même, elles peuvent être nuancées en quelque sorte par l'altération plus ou moins grande du génie primitif : ainsi notre françois, l'anglois, l'espagnol & l'italien, qui paroissent descendre du celtique & en avoir pris la marche analytique, s'en écartent pourtant avec des degrés progressifs de liberté dans le même ordre que je viens de nommer ces idiomes. Le françois est le moins hardi, & le plus rapproché du langage original ; les inversions y sont plus rares, moins compliquées, moins hardies : l'anglois se permet plus d'écarts de cette sorte : l'espagnol en a de plus hardis ; l'italien ne se refuse en quelque manière que ce que la constitution de ses noms & de ses verbes combinée avec le besoin indispensable d'être entendu, ne lui a pas permis de recevoir. Ces différences ont leurs causes comme tout le reste ; & elles tiennent à la diversité des relations qu'a eues chaque peuple avec ceux dont le langage a pu opérer ces changements.

Si au contraire la langue primitive & la dérivée sont constituées de manière à devoir suivre une marche transpositive, la langue moderne pourra avoir contracté quelque chose de la contrainte du langage analogue des nations chez qui elle aura puisé les altérations successives auxquelles elle doit sa naissance & sa constitution. C'est ainsi sans doute que la langue allemande, originellement libre dans ses transpositions, s'est enfin soumise à toute la contrainte des langues de l'Europe au milieu desquelles elle est établie, puisque toutes les inversions sont décidées dans cet idiome, au point qu'une autre qui par elle-même ne seroit pas plus obscure, ou le seroit peut-être moins, y est proscrite par l'usage comme vicieuse & barbare.

Dans l'un & dans l'autre cas, la différence la plus marquée entre l'idiome ancien & le moderne, consiste toujours dans les mots : quelques uns des anciens mots sont abolis, *verborum vetus interit aetas* ; (*art. poet. 61.*) parce que le hasard des circonstances en montre d'autres, chez d'autres peuples, qui paroissent plus énergiques, ou que l'oreille nationale, en se perfectionnant, corrige l'ancienne prononciation au point de défigurer le mot pour lui procurer plus d'harmonie : de nouveaux mots sont introduits, & *juvenum ritu florent modo nata, vigentque*, (*ibid. 62.*) parce que de nouvelles idées ou de nouvelles combinaisons d'idées en imposent la nécessité, & forcent de recourir à la langue du peuple auquel on est redevable de ces nouvelles lumières ; & c'est ainsi que le nom de la *bouffole* a passé chez tous les peuples qui en connoissent l'usage, & que l'origine italienne de ce mot prouve en même tems à qui l'univers doit cette découverte importante devenue aujourd'hui le lien des nations les plus éloignées. Enfin les mots sont dans une mobilité perpétuelle, bien reconnue & bien exprimée par Horace, (*ibid. 70.*)

*Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus
Quem penes arbitrium est, & jus, & norma loquendi.*

2°. La question du mérite respectif des langues, & du degré de préférence qu'elles peuvent prétendre les unes sur les autres, ne peut pas se résoudre par une décision simple & précise. Il n'y a point d'i-

diome qui n'ait son mérite, & qui ne puisse, selon l'occurrence, devenir préférable à tout autre. Ainsi il est nécessaire, pour établir cette solution sur des fondemens solides, de distinguer les diverses circonstances où l'on se trouve, & les différens rapports sous lesquels on envisage les langues.

La simple énonciation de la pensée est le premier but de la parole, & l'objet commun de tous les idiomes : c'est donc le premier rapport sous lequel il convient ici de les envisager pour poser des principes raisonnables sur la question dont il s'agit. Or il est évident qu'à cet égard il n'y a point de langue qui n'ait toute la perfection possible & nécessaire à la nation qui la parle. Une langue, je l'ai déjà dit, est la totalité des usages propres à une nation, pour exprimer les pensées par la voix ; & ces usages fixent les mots & la syntaxe. Les mots sont les signes des idées, & naissent avec elles, de manière qu'une nation formée & distinguée par son idiome, ne sauroit faire l'acquisition d'une nouvelle idée, sans faire en même tems celle d'un mot nouveau qui la représente : si elle tient cette idée d'un peuple voisin, elle en tirera de même le signe vocal, dont tout au plus elle réduira la forme matérielle à l'analogie de son langage ; au lieu de *pastor*, elle dira *pasteur* ; au lieu d'*embaxada*, *embassade* ; au lieu de *batten*, *battre*, &c. si c'est de son propre fonds qu'elle tire la nouvelle idée, ce ne peut être que le résultat de quelque combinaison des anciennes, & voilà la route tracée pour aller jusqu'à la formation du mot qui en fera le type ; *puissance* se dérive de *puissant*, comme l'idée abstraite est prise dans l'idée concrète ; *parasol* est composé de *parer* (garantir), & de *soleil*, comme l'idée de ce meuble est le résultat de la combinaison des idées séparées de l'astre qui darde des rayons brûlans, & d'un obstacle qui puisse en parer les coups. Il n'y aura donc aucune idée connue dans une nation qui ne soit désignée par un mot propre dans la langue de cette nation : & comme tout mot nouveau qui s'y introduit, y prend toujours l'empreinte de l'analogie nationale qui est le sceau nécessaire de sa naturalisation, il est aussi propre que les anciens à toutes les vues de la syntaxe de cet idiome. Ainsi tous les hommes qui composent ce peuple, trouvent dans leur langue tout ce qui est nécessaire à l'expression de toutes les pensées qu'il leur est possible d'avoir, puisqu'ils ne peuvent penser que d'après des idées connues. Cela même est la preuve la plus immédiate & la plus forte de la nécessité où chacun est d'étudier sa langue naturelle par préférence à toute autre, parce que les besoins de la communication nationale sont les plus urgens, les plus universels, & les plus ordinaires.

Si l'on veut porter ses vues au-delà de la simple énonciation de la pensée, & envisager tout le parti que l'art peut tirer de la différente constitution des langues, pour flatter l'oreille, & pour toucher le cœur, aussi bien que pour éclairer l'esprit ; il faut les considérer dans les procédés de leur construction analogue ou transpositive : l'hébreu & notre françois suivent le plus scrupuleusement l'ordre analytique ; le grec & le latin s'en écartoient avec une liberté sans bornes ; l'allemand, l'anglois, l'espagnol, l'italien tiennent entre ces deux extrémités une espèce de milieu, parce que les inversions qui y sont admises, sont déterminées à tous égards par les principes mêmes de la constitution propre de chacune de ces langues. L'auteur de la *Lettre sur les sourds & muets*, envisageant les langues sous cet aspect, en porte ainsi son jugement, pag. 135 : « La communication de la pensée étant l'objet principal du langage, notre langue est de toutes les langues la plus châtée, la plus exacte, & la plus estimable, celle en un mot qui a retenu le moins de ces négligences

que j'appellerois volontiers des restes de la balbutie des premiers âges. Cette expression est conséquente au système de l'auteur sur l'origine des langues : mais celui que l'on adopte dans cet article, y est bien opposé, & il seroit plutôt croire que les inversions, loin d'être des restes de la balbutie des premiers âges, sont au contraire les premiers essais de l'art oratoire des siècles postérieurs de beaucoup à la naissance du langage ; la ressemblance du nôtre avec l'hébreu, dans leur marche analytique, donne à cette conjecture un degré de vraisemblance qui mérite quelque attention, puisque l'hébreu tient de bien près aux premiers âges. Quoi qu'il en soit, l'auteur poursuit ainsi : « Pour continuer le parallèle sans partialité, je dirois que nous avons gagné à n'avoir point d'inversions, ou du moins à ne les avoir ni trop hardies ni trop fréquentes, de la netteté, de la clarté, de la précision, qualités essentielles au discours ; & que nous y avons perdu de la chaleur, de l'éloquence, & de l'énergie. J'ajouterois volontiers que la marche didactique & réglée, à laquelle notre langue est assujettie, la rend plus propre aux sciences ; & que par les tours & les inversions que le grec, le latin, l'italien, l'anglois se permettent, ces langues sont plus avantageuses pour les lettres. Que nous pouvons mieux qu'aucun autre peuple, faire parler l'esprit, & que le bon sens choisiroit la langue française ; mais que l'imagination & les passions donneroient la préférence aux langues anciennes, & à celles de nos voisins : qu'il faut parler français dans la société & dans les écoles de philosophie ; & grec, latin, anglois, dans les chaires & sur les théâtres ; que notre langue fera celle de la vérité, . . . & que la grecque, la latine, & les autres feront les langues de la fable & du mensonge. Le français est fait pour instruire, éclairer, & convaincre ; le grec, le latin, l'italien, l'anglois pour persuader, émouvoir, & tromper : parlez grec, latin, italien au peuple ; mais parlez français au sage ». Pour réduire ce jugement à sa juste valeur, il faut seulement en conclure que les langues transpositives trouvent dans leur génie plus de ressources pour toutes les parties de l'art oratoire ; & que celui des langues analogues les rend d'autant plus propres à l'exposition nette & précise de la vérité, qu'elles suivent plus scrupuleusement la marche analytique de l'esprit. La chose est évidente en soi, & l'auteur n'a voulu rien dire de plus. Notre marche analytique ne nous ôte pas sans ressource la chaleur, l'éloquence, l'énergie ; elle ne nous ôte qu'un moyen d'en mettre dans nos discours, comme la marche transpositive du latin, par exemple, l'expose seulement au danger d'être moins clair, sans lui en faire pourtant une nécessité inévitable. C'est dans la même lettre, pag. 239. que je trouve la preuve de l'explication que je donne au texte que l'on vient de voir. « Y a-t-il quelque caractère, dit l'auteur, que notre langue n'ait pris avec succès ? Elle est folâtre dans Rabelais, naïve dans la Fontaine & Brantôme, harmonieuse dans Malherbe & Fléchier, sublime dans Corneille & Bossuet ; que n'est-elle point dans Boileau, Racine, Voltaire, & une foule d'autres écrivains en vers & en prose ? Ne nous plaignons donc pas : si nous savons nous en servir, nos ouvrages seront aussi précieux pour la postérité, que les ouvrages des anciens le sont pour nous. Entre les mains d'un homme ordinaire, le grec, le latin, l'anglois, l'italien ne produiront que des choses communes ; le français produira des miracles sous la plume d'un homme de génie. En quel que langue que ce soit, l'ouvrage que le génie soutient, ne tombe jamais »

Si l'on envisage les langues comme des instrumens dont la connoissance peut conduire à d'autres lumie-

res ; elles ont chacune leur mérite, & la préférence des uns sur les autres ne peut se décider que par la nature des vues que l'on se propose ou des besoins où l'on est.

La langue hébraïque & les autres langues orientales qui y ont rapport, comme la chaldaique, la syriaque, l'arabique, &c. donnent à la Théologie des secours infinis, par la connoissance précise du vrai sens des textes originaux de nos livres saints. Mais ce n'est pas-là le seul avantage que l'on puisse attendre de l'étude de la langue hébraïque : c'est encore dans l'original sacré que l'on trouve l'origine des peuples, des langues, de l'idolâtrie, de la fable ; en un mot les fondemens les plus sûrs de l'histoire, & les clés les plus raisonnables de la Mythologie. Il n'y a qu'à voir seulement la Géographie sacrée de Samuel Bochart, pour prendre une haute idée de l'immensité de l'érudition que peut fournir la connoissance des langues orientales.

La langue grecque n'est guère moins utile à la Théologie, non-seulement à cause du texte original de quelques-uns des livres du nouveau Testament, mais encore parce que c'est l'idiome des Chrysostomes, des Basiles, des Grégoires de Nazianze, & d'une foule d'autres peres dont les œuvres sont la gloire & l'édification de l'Eglise ; mais dans quelle partie la littérature cette belle langue n'est-elle pas d'un usage infini ? Elle fournit des maîtres & des modèles dans tous les genres ; Poésie, Eloquence, Histoire, Philosophie morale, Physique, Histoire naturelle, Médecine, Géographie ancienne, &c. : & c'est avec raison qu'Esraïme, *Epipl. liv. X.* dit en propres termes : *Hoc unum expertus, video nullis in litteris nos esse aliquid sine gratitate.*

La langue latine est d'une nécessité indispensable, c'est celle de l'église catholique, & de toutes les écoles de la chrétienté, tant pour la Philosophie & la Théologie, que pour la Jurisprudence & la Médecine : c'est d'ailleurs, & pour cette raison même, la langue commune de tous les savans de l'Europe, & dont il seroit à souhaiter peut-être que l'usage devînt encore plus général & plus étendu, afin de faciliter davantage la communication des lumières respectives des diverses nations qui cultivent aujourd'hui les sciences : car combien d'ouvrages excellens en tous genres de la connoissance desquels on est privé, faute d'entendre les langues dans lesquelles ils sont écrits ?

En attendant que les savans soient convenus entre eux d'un langage de communication, pour s'épargner respectivement l'étude longue, pénible & toujours insuffisante de plusieurs langues étrangères ; il faut qu'ils aient le courage de s'appliquer à celles qui leur promettent le plus de secours dans les genres d'étude qu'ils ont embrassés par goût ou par la nécessité de leur état. La langue allemande a quantité de bons ouvrages sur le Droit public, sur la Médecine & toutes ses dépendances, sur l'histoire naturelle, principalement sur la Métallurgie. La langue angloise a des richesses immenses en fait de Mathématiques, de Physique & de Commerce. La langue italienne offre le champ le plus vaste à la belle littérature, à l'étude des Arts & à celle de l'Histoire ; mais la langue française, malgré les déclamations de ceux qui en censurent la marche pédestre, & qui lui reprochent sa monotonie, sa prétendue pauvreté, ses anomalies perpétuelles, a pourtant des chefs-d'œuvres dans presque tous les genres. Quels trésors que les mémoires de l'Académie royale des Sciences, & de celle des Belles-lettres & Inscriptions ! & si l'on jette un coup-d'œil sur les écrivains marqués de notre nation, on y trouve des philosophes & des géomètres du premier ordre, des grands métaphysiciens, des sages & laborieux antiquaires, des artistes

ables, des jurifconsultes profonds, des poètes qui ont illustré les Muses françoises à l'égal des Muses grecques, des orateurs sublimes & pathétiques, des politiques dont les vues honorent l'humanité. Si quelquel'autre langue que la latine devient jamais l'idiome commun des favans de l'Europe, la langue françoise doit avoir l'honneur de cette préférence: elle a déjà les suffrages de toutes les cours où on la parle presque comme à Versailles; & il ne faut pas douter que ce goût universel ne soit dû autant aux richesses de notre littérature, qu'à l'influence de notre gouvernement sur la politique générale de l'Europe. (B. E. R. M.)

LANGUE ANGLOISE, (*Gramm.*) elle est moins pure, moins claire, moins corrécte que la langue françoise, mais plus riche, plus épique & plus énergique; c'est ce qui a fait dire à un de leurs poètes, du-moins avec esprit:

A weighty Bullion of one sterling line.

Drawn to french wire, should through one page shine.

Elle emprunte de toutes les langues, de tous les arts, & de toutes les sciences, les mots qui lui sont nécessaires, & ces mots sont bientôt naturalisés dans une nation libre & savante; elle admet les transpositions & les inversions des langues grecque & latine, ce qui lui procure la poésie du style & l'harmonie. Enfin l'anglois a l'avantage sur toutes les langues, pour la simplicité avec laquelle les tems & les modes des verbes se forment.

Ce fut en 1362, qu'Edouard III. statua, de concert avec le parlement, qu'à l'avenir dans les cours de judicature, & dans les actes publics, on se serviroit de la langue angloise au lieu de la langue françoise ou normande, qui étoit en vogue depuis Guillaume le conquérant. (D. J.)

LANGUE FRANÇOISE, (*Gramm.*) il me semble que les ouvrages françois faits sous le siècle de Louis XIV. tant en prose qu'en vers, ont contribué autant qu'aucun autre événement, à donner à la langue dans laquelle ils sont écrits, un si grand cours, qu'elle partage avec la langue latine, la gloire d'être cette langue que les nations apprennent par une convention tacite pour se pouvoir entendre. Les jeunes gens auxquels on donne en Europe de l'éducation, connoissent autant Despréaux, la Fontaine & Molière, qu'Horace, Phédré & Térence.

La clarté, l'ordre, la justesse, la pureté des termes, distinguent le françois des autres langues, & y répandent un agrément qui plaît à tous les peuples. Son ordre dans l'expression des pensées, le rend facile; la justesse en bannit les métaphores outrées; & sa modestie interdit tout emploi des termes grossiers ou obscènes.

*Le latin dans les mots brave l'honnêteté,
Mais le lecteur françois veut être respecté.*

Cependant, je ne crois pas qu'à cet égard notre langue ait en elle-même un avantage particulier sur les langues anciennes. Les Grecs & les Romains parloient conformement à leurs mœurs; nous parlons, ainsi que les autres peuples modernes, conformement aux nôtres; & les différens usages que l'on fait d'instrumens pareils, ne changent rien à leur nature, & ne les rendent point supérieurs les uns aux autres.

On doit chérir la clarté, puisqu'on ne parle que pour être entendu, & que tout discours est destiné par sa nature, à communiquer les pensées & les sentimens des hommes; ainsi la langue françoise mérite de grandes louanges en cette partie; mais quelque précieuse que soit la clarté, il n'est pas toujours nécessaire de la porter au dernier degré de la servitude, & je crois que c'est notre lot. Dans l'origine

d'une langue, tout le mérite du discours a dû sans doute se borner-là. La difficulté qu'on trouve à s'énoncer clairement, fait qu'on ne cherche dans ces premiers commencemens qu'à se faire bien entendre, en suivant un ordre sévère dans la construction de ses phrases. On s'en tient donc alors aux façons de parler les plus communes & les plus naïves, parce que l'indigence des expressions, ne laisse point de choix à faire entre elles, & que la simplicité du langage, ne connoît point encore les tours, les délicatesses, les variétés & les ornemens du discours.

Lorsqu'une langue a fait des progrès considérables, qu'elle s'est enrichie, qu'elle a acquis de la dignité, de la finesse, & de l'abondance, il faut savoir ajouter à la clarté du style plusieurs autres perfections qui entrent en concurrence avec elle, la pureté, la vivacité, la noblesse, l'harmonie, la force, l'élegance; mais comme ces qualités sont d'un genre différent & quelquefois opposé, il faudroit les sacrifier les unes autres, suivant le sujet & les occasions. Tantôt il conviendrait de préférer la clarté à la pureté du style; & tantôt l'harmonie, la force ou l'élegance, donneroient quelque atteinte à la régularité de la construction; témoin ce vers de Racine:

Je l'aimois inconstant, qu'eussai-je fait fidèle!

Dans notre prose néanmoins ce sont les règles de la construction, & non pas les principes de l'harmonie, qui décident de l'arrangement des mots: le génie timide de notre langue, ose rarement entreprendre de rien faire contre les règles, pour atteindre à des beautés où il arriveroit, s'il étoit moins scrupuleux.

L'affervissement des articles auquel la langue françoise est soumise, ne lui pas permet d'adopter les inversions & les transpositions latines qui font d'un si grand avantage pour l'harmonie. Cependant, comme le remarque M. l'abbé du Bos, les phrases françoises auroient encore plus de besoin de l'inversion pour devenir harmonieuses, que les phrases latines n'en avoient besoin; une moitié des mots de notre langue est terminée par des voyelles; & de ces voyelles, l'e muet est la seule qui s'élide contre la voyelle qui peut commencer le mot suivant: on prononce donc bien sans peine, *filie aimable*; mais les autres voyelles qui ne s'élident pas contre la voyelle qui commence le mot suivant, amènent des rencontres de sons désagréables dans la prononciation. Ces rencontres rompent sa continuité, & déconcertent son harmonie; les expressions suivantes sont ce mauvais effet, *l'amitié abandonnée, la fierté opulente, l'ennemi idolâtre, &c.*

Nous sentons si bien que la collision du son de ces voyelles qui s'entrechoquent, est désagréable dans la prononciation, que nous faisons souvent de vains efforts pour l'éviter en prose, & que les règles de notre poésie la défendent. Le latin au contraire évite aisément cette collision à l'aide de son inversion, au lieu que le françois trouve rarement d'autre ressource que celle d'ôter le mot qui corrompt l'harmonie de sa phrase. Il est souvent obligé de sacrifier l'harmonie à l'énergie du sens, ou l'énergie du sens à l'harmonie; rien n'est plus difficile que de conserver au sens & à l'harmonie leurs droits respectifs, lorsqu'on écrit en françois, tant on trouve d'opposition entre leurs intérêts, en composant dans cette langue.

Les Grecs abondent dans leur langue en terminaisons & en inflexions; la nôtre se borne à tout abrégé par ses articles & ses verbes auxiliaires. Qui ne voit que les Grecs avoient plus de génie & de fécondité que nous?

On a prouvé au mot INSCRIPTION que la langue françoise étoit moins propre au style lapidaire que les langues grecques & latine. J'ajoute qu'elle n'a point